PIERRE BROODCOORENS

LE

Coin des Tisserands

ÉDITIONS DES CAHIERS INDÉPENDANTS
8, rue de la Tribune, 8
BRUXELLES

Deuxième édition.

MLA 13403

Musée de la Littérature

. . . . . .

J'ai vécu pour hâter les futures clartés.
Toute conception autre
m'eût été vaine et sans beauté:
Il faut vivre le Surhumain:
La Vie en rêve,
mais se gardant au fer auréolé du glaive,
et parfois à l'assaut,
sous la cuirasse et sous le heaume,
toujours plus haut,
pour emporter, sur les créneaux,
ton Dragon d'or, Bonheur des Hommes!

Pierre Broodtooreu
(Extrait des "Pauvres")
1920.

à Joseph Van Cutsem,
en témoignage de bonne amitié

19 février 1920

TH

CAHIER INDÉPENDANT

DU

1er novembre 1919

Il a été tiré de cet ouvrage, sur papier de Hollande, trois exemplaires hors commerce, marqués A. B. C., et vingt-cinq exemplaires numérotés de 1 à 25.

Copyright 1919 by « Les Cahiers Indépendants »
and Pierre Broodcoorens in the United-States and England.

TOUS DROITS RESERVES.

PIERRE BROODCOORENS

LE

Coin des Tisserands

ÉDITIONS DES CAHIERS INDÉPENDANTS
8, rue de la Tribune, 8
BRUXELLES

Deuxième édition.

DU MÊME AUTEUR :

Petit Will, roman, 1911.
Histoires merveilleuses, nouvelles, 1914.
Le Sang Rouge des Flamands, roman, 1914.

Ces trois œuvres ont été éditées par la Librairie Moderne, rue de Mérode, 162, à Bruxelles.

A PARAITRE :

Boule-Carcasse, roman.
Bougron, roman.

Flandre,
terre sacrée des aïeux,
sur ma bouche et dans mes yeux,
comme à Groningue sur les lèvres
des communiers
de Guillaume de Juliers.

P. B.

LE COIN DES TISSERANDS

PREMIERS VOYAGES

Je ferme les yeux et, dans la chambre noire de mon cerveau, apparaît en ses moindres détails le petit rez-de-chaussée que nous occupions au faubourg. Le jour naissant, un jour pâle et frissonnant d'arrière-saison, blanchit ses trois fenêtres basses, que défendent de solides herses de fer forgé. Je revois les murs blanchis au lait de chaux et piqués de chromos naïfs; le vieux bahut, à la peinture soulevée d'une infinité de vésicules; la machine à coudre recouverte d'un tablier bleu et la table à nappe de toile cirée olive, où le même cerf fuit vingt fois devant la même meute; puis, sur la cheminée de marbre noir, la glace au cadre doré, dominant un grand poêle de tôle reluisante. Sous la table, sur le parquet écuré de la veille, dont les lamelles de chêne gardent encore aux angles un reste d'humidité, une valise jaune toute bouclée avec, réunis en faisceau par des ficelles, entre les poignées de cuir, nos parapluies, mon jonc à pomme de plomb et la canne de mérisier de mon père... une bien belle canne que je lui envie toujours!... Une seconde valise est ouverte sur une chaise. Et, dans ses deux comparti-

ments, ma mère, qui n'a pas encore trouvé le temps de passer son corsage des grands jours, tasse du linge frais, de toute la force de ses bras nus. O chère bouffissure de ses beaux yeux gris ! Elle a veillé une partie de la nuit pour fixer les derniers œillets, ajuster les derniers rubans à la robe de broderie de ma sœur ; et, maintenant, elle se hâte, les lobes des oreilles rougis par l'eau froide, un peu énervée par les allées et venues de son mari, dans le regard duquel elle soupçonne de l'ironie. C'est qu'il est déjà prêt, lui ! Dans ces circonstances, il l'était toujours, du reste, par une vieille habitude de régiment. Les cheveux en brosse, les pointes des moustaches s'effilant vers le ciel, toutes raides de cosmétique, de temps à autre il se tâte pour s'assurer de la présence de son étui à cigares dans la poche intérieure de sa belle jaquette grise des dimanches. Et vous pouvez bien le savoir ; ça ne lui fera pas autrement de peine : Ce jour-là, c'est lui qui met le ménage en ordre, qui referme les tiroirs et rectifie l'alignement des chaises. Tenez, en ce moment, il remonte sa montre de nickel, et compare furtivement l'heure qu'elle indique à celle du réveille-matin posé sur la cheminée, entre deux vases de verre bleu. Par parenthèse, ce réveille-matin était une belle pendule à sujet ; elle représentait un puits à la margelle duquel, tout en accrochant sa seille à la chaîne, une accorte paysanne devisait avec son amoureux. Je l'ai toujours soupçonné d'avancer outrageusement, ce réveille-matin, surtout à l'époque du voyage annuel. Sans doute, un lutin malicieux venait-

il alors, du bout de son doigt rose, pousser d'un bon quart de tour la grande aiguille des minutes.

Ah ! ah ! voilà que le manège parlant de mon père finit par piquer maman au vif.

— Je suis en retard, n'est ce pas ?... Oh ! ces hommes !... Je voudrais les voir à notre place... Vous feriez beaucoup mieux de vous occuper du déjeuner... Regardez-moi filer ce réchaud !... Enlevez donc la cafetière !... Il y a au moins dix minutes qu'elle bout !...

Il faudrait voir l'empressement de mon père ! Il se démène comme un beau diable, tire du bahut les tasses, le sucrier, le pot au lait ; puis, l'angle d'une serviette passé entre chair et col, le voilà qui s'applique à tailler dans le pain d'authentiques briquets de maçon...

— Ah ! mon Dieu, si j'avais su, soupire ma mère, en lui lançant un regard indigné.

Mais il n'aurait garde de répondre. Il se met à manger ; et, comme il a mauvaise denture, ses mâchoires remuent lentement sous le cuir de ses joues maigres et hâlées.

Ce voyant, avec une vivacité renouvelée, ma mère l'interpelle :

— Au moins, êtes-vous sûr d'avoir tout empaqueté ?... Vous verrez qu'à la dernière minute il nous faudra encore du papier et de la corde !...

Non, il n'en faudra pas ! Ni les tablettes de chocolat d'Odile, ni le pain d'épices de tante Colette, ni le litre d'eau-de-vie de Jean de Gieter ne manquent

à l'appel. Et même, hier soir, en descendant de poste, mon père n'a pas oublié d'acheter une belle pipe en racine de bruyère pour son cher Jean, qui est aussi le parrain de ma sœur.

Oh! revenez en foule, mes beaux, mes radieux souvenirs d'enfance! Revenez, car vous seuls êtes ma joie et ma consolation, en ces tristes années de servitude et d'exil!...

A cette heure matinale, le silence de la maison était profond. Les trois autres ménages qui l'habitaient dormaient encore. Aucun bruit familier ne se faisait entendre : gloussements de la pompe; portes claquant sur les paliers; colloques d'étage à étage... De vivant, il n'y avait que nous dans le grand bâtiment!

Maintenant, il faut nous voir tous deux : ma sœur Blanche, la tête toute hérissée et bruissante de papillotes, un tabouret sous les pieds, se laissant chausser par « man », en attendant que celle-ci la calamistre au fer chaud et lui passe sa belle robe à fleurs, toute ballonnée et raide d'empois; moi, fier comme Artaban d'être déjà prêt (voyez-vous ça!), mais osant à peine bouger sur ma chaise, de peur de froisser le beau velours noir — du velours de soie, s'il vous plaît! — de mon costume de première communion. Par exemple, ce qui m'ennuie joliment, ce sont mes bottines de chevreau, qui me serrent impitoyablement les doigts de pied. S'il va falloir faire avec cela deux lieues de pays!... Heureusement que, dans la valise jaune, une place a été réservée à nos chaussons de lisière... On se dédommagera le soir, voilà tout!...

Quelle émotion!... Une émotion mêlée de joie et de transes... Les bouchées de pain et de fromage d'Edam n'en passaient pas. Pensez donc! Depuis le début des vacances, ma sœur et moi nous n'en dormions plus. Pendant quinze interminables jours, nous avions supputé le nombre des nuits qui nous séparaient de la bienheureuse date. Quant à notre baluchon, il y avait belle lurette qu'il était prêt!

Sans être autrement sûr qu'ils vous intéresseront, je me permettrai de vous révéler là-dessus quelques détails. (Ah! pauvre lecteur, tu ne trouveras pas autre chose que des puérilités dans ce petit livre de souvenirs.) Ma sœur emportait sa boîte de perles à enfiler, sa raquette et ses volants; moi, mon vasculum de tôle verte, un pauvre herbier fait d'un cahier de classe hors d'usage, et une longue, longue chaîne de laine bigarrée, tricotée sur une bobine à quatre clous... Ce travail de galérien m'avait coûté bien des heures; mais, en revanche, maintenant mes attelages complaisants seraient pourvus de bonnes rênes! Il n'en irait pas comme l'année précédente.

Le temps passe, et moi aussi je m'impatiente. Je consulte à tout bout de champ ma montre, une humble montre d'acier noir, qui avait bien coûté dix francs à l'horlogerie suisse, qui se trouvait autrefois au coin de la rue de la Montagne et de la Montagne de la Cour. Dans mon impatience de petit homme, je pousse ma sœur du coude, je la gourmande à voix basse. — « N'es-tu pas honteuse de lambiner ainsi? Pour sûr, que nous raterons le train. Oh! ces fem-

mes, toutes les mêmes! Jamais elles ne changeront! » Mon père ricane, me fait des signes d'intelligence, grommelle entre ses dents. Mais à cela se borne sa révolte contre l'ordre établi. Il a vidé la cafetière dans l'évier, bu le restant du lait, approvisionné le tarin de millet et d'eau claire. Statue de la résignation, il attend en silence, la main posée sur le bec-de-cane de la porte.

Cette fois, ça y est! J'ai déjà saisi par sa menotte de bois un des paquets, le plus lourd naturellement, celui qui contient les vêtements et les chaussures de rechange. Je n'aurai pas fait cent pas qu'il me forcera à m'arrêter pour reprendre haleine. N'importe! Puisqu'on me reproche de n'être pas plus vigoureux qu'une fille, je tiens à démontrer — quand ce serait aux dépens de ma santé! — le peu de fondement de cette opinion si outrageante pour ma vanité.

Bon! ma mère a oublié ses gants, là-haut! Le soin m'incombe de grimper quatre à quatre deux volées d'escalier...

— Referme bien les portes! me crie-t-elle, de l'entrée du vestibule.

Oh! maman, soyez tranquille!

Avec la rapidité d'un écureuil, je monte, m'empare des gants et redescends... Mon père a déjà pris sur nous une jolie avance : comme j'arrive sur le trottoir, je le vois qui disparait à l'angle du pont.

II

A cette époque, frères, il n'y avait pas, à chaque carrefour, une ligne de tramways où, tous les quarts d'heure, une belle voiture, ruisselante de laque, stoppe à point nommé. Pour cette raison très péremptoire, nous étions obligés de franchir à pied la distance qui sépare la gare du Nord de l'hôpital où nous habitions. Il en coûtait vingt minutes, vingt minutes d'une marche forcenée, qui ressemblait positivement à un match ; mon père, toujours en pointe avancée, fonçant de la tête dans le vent, une valise à chaque main ; nous, derrière, trottant de notre mieux. Malgré nos paquets, nous allions bon train. J'ai encore dans les oreilles la résonance de nos pas dans les rues, de grandes artères endormies et désertes, aux montées laborieuses suivies de brusques déclivités... Des rues dont l'aspect matinal n'avait rien de commun avec celui que leur donne le mouvement intense de la journée. La lance au flanc, l'allumeur éteint en courant les réverbères. « Clic-clac », fait le crochet, et, une à une, les petites étoiles blafardes s'éteignent, tandis que le jour, un jour pâle et frisquet, qui fait penser à l'arrière-sai-

son prochaine, élargit dans le ciel en grisaille sa jolie nappe d'or frais... Oh ! les volets clos des brasseries et des salons de coiffure, les façades ternes et renfrognées des hôtels de maître ! De-ci de-là, une boucherie ouvrait. Dans la pénombre des tabliers blancs s'agitaient, quadrillés à neuf de plis au fer chaud. Au bout des bras nus, de gros quartiers de viande sortaient des glacières et s'étalaient avec un bruit flasque sur le marbre des étalages, tandis que les fusils affûtaient allègrement de terrifiants couteaux...

A mesure que nous approchions de la gare, la vie s'élargissait. C'était un joyeux tumulte de cornets et de grelots. La ferraille des fiacres déchaînait son vacarme sur les pavés inégaux, pour mourir, en un long glissement, sur les bandes d'asphalte. Les plongeurs, en tablier de serpillière, enlevaient les bâcles de fer des devantures ; et, parfois, à un tournant, brusquement le jet de cristal d'un tuyau d'arrosage fusait, s'épandait en zigzag de pluie fine sur la poussière des trottoirs...

Tout cela, je le revois dans le détail. Et il m'est resté le glapissement continu des vendeurs de journaux, rangés le long de la rue du Progrès, contre les murs bariolés d'affiches et d'horaires de la gare du Nord. Une marée roulait là, à grand'peine endiguée par les sergents de ville, qui nous saluaient au passage d'un clin d'œil amical. Quel grouillement ! Je me rappelle surtout les théories de pêcheurs à la ligne, partant pour Denderleeuw, en blaude bleue et chapeau de paille, le lot de bambous et d'épuisettes

sur l'épaule, la nasse en bandoulière. Des gaillards animés et bruyants, je vous en réponds!

Quel bonheur quand mon père, quatre petits cartons bruns aux dents, arrivait en courant du guichet, retentissant du carillon des monnaies s'écroulant par piles, dans le déclic bref et métallique des perforateurs! Comme toujours, le pauvre homme avait dû suivre la file et se morfondre, dix mortelles minutes durant, dans un incroyable entassement de malles, de valises et de bissacs.

— Il n'y a pas une minute à perdre! clamait-il de loin, avec un geste désespéré. Et nous de partir au galop, fendant la presse des marchands de beurre, installés autour d'un monceau de paniers, dans la salle d'attente des troisièmes, un vaste et poussiéreux local, où planait un dense nuage de fumée âcre. Dieu ! que le garde-salle était long à poinçonner !

Nous nous ruons dans le grand hall sonore, où s'entre-croisent les coups de sifflet stridents, mugissent les sirènes et trépident les locomotives sous chauffe; où, comme nous, trottent des centaines d'infortunés époumonnés et défaits. Malheur! Il nous faut faire demi-tour: l'express de Courtrai a changé de voie. Il est à l'autre bout du quai.

— Ah! bien, si vous ne le manquez pas! daigne remarquer un accrocheur, avec un sourire dubitatif des plus encourageant.

Ma mère n'en peut plus; mon père pense étouffer de rage. Pour moi, je sens un singulier picotement

au bord de mes paupières ; et je dois faire des efforts surhumains pour dévorer les larmes que je sens prêtes à jaillir. Pour comble de malchance, la dernière voiture est à une centaine de mètres, là-bas, tandis que les wagons de tête disparaissent dans une brume d'or, bien au delà des vitrages du hall. Et, justement, les gardes se mettent à courir le long du train, font claquer l'une après l'autre les portières. Des mouchoirs s'agitent... Que Dieu ait pitié de nous ! Encore un élan ! Bon, il n'y a plus de place. Il faut chercher plus avant, bousculés par les employés que, de loin, le chef-garde, le sifflet près des lèvres, gourmande avec vivacité. Un de nos paquets se défait. Tant pis ! Nous réparerons le dommage en route. Nous tombons enfin dans un compartiment archi-comble, où des *franschmannen* (1) jouent aux cartes, fument et chiquent abominablement. Quelle atmosphère ! Hélas ! il faudra bien s'en accommoder, et en restant debout, encore, pendant la majeure partie du trajet !

— Numéro un tel, partez !

Un sibilement aigu, prolongé. Le convoi patine, racle un instant les rails, puis démarre, dans un dégagement intense de vapeur...

(1) Ouvriers agricoles, louant leurs bras en France pour la moisson, l'arrachage des betteraves, l'industrie sucrière, etc.

III

Il faut, enfant, et aimant la campagne, avoir été sevré, l'année durant, d'espace et de soleil, pour savoir ce que représente un voyage, si court qu'il soit, à travers les bois et les champs. Les prisonniers rendus à la liberté connaissent seuls des ivresses semblables. Debout à la portière, le front collé à la vitre, ma sœur et moi nous dévorions le paysage des yeux. Notre haleine finissait par embuer le carreau. Vite, nous l'éclaircissions de la main. Et nous ne pouvions nous lasser de voir filer les hêtres, le long des routes, les buissons et les saules en bordure des prés et des mares.

Nous n'avions pas toujours du malheur. C'est que, dans notre compartiment, n'étaient montées que deux ou trois fermières de Burst ou d'Erembodegem : braves femmes gorgiases et hautes en graisse, sanglées dans leur robe de soie noire, agitant aux lobes de leurs oreilles charnues des belières d'or massif, et exhalant une odeur sûrette de fruitier ou de laiterie. Les dignes commères prenaient trop de plaisir à leur caquetage, coupé de bruyants éclats de rire, pour nous accorder le moindre intérêt. Aussi étions-nous bien tranquilles. Mon père se carrait sur

la banquette de pitch-pin verni, sortait de sa poche un journal ou le guide des chemins de fer ; ma mère nous attirait contre elle, tirait de son sac des bâtons de chocolat, et une délicieuse dînette commençait, une dînette d'enfants très sages, à qui l'on a recommandé de se bien tenir et de prendre le plus grand soin de leurs vêtements.

— Oh ! Pierre, vois donc : des vaches !

Ma foi, oui ! Et je crois, ma parole, que c'était comme si nous n'en avions jamais vu, des vaches ! Elles formaient tout un troupeau, en contre-bas d'un talus, dans une vaste pâture que bordait un charmant ruisseau, ombragé d'aulnes et de coudriers.

Adossé à un tronc d'arbre, ses pieds nus dans l'herbe drue, un petit vacher se taillait une flûte dans une baguette de sureau. Malgré le passage en trombe du train, les bêtes continuaient paisiblement de brouter. Seuls, les veaux, de jolis veaux tavelés de noir ou de roux, daignaient lever leur mufle humide, et nous regardaient d'un œil étonné... O veaux, charmants enfants qui vous ébahissez du passage d'un train !...

Pfuitt ! Cette image disparaissait de l'écran. Maintenant, une chaumière accourait vers nous. Sur la haie verte, du linge blanc se gonflait à la brise. Comme la visière d'une casquette — c'était moi qui faisais cette comparaison tout à fait poétique ! — le glui noir et moisi du toit s'abaissait sur les murs de glaise brune, que tapissait une vigne folle. Des contrevents bleus ; la note rouge d'un pot de geraniums

aux fenêtres basses; puis, par-dessus, un piquetis clair de feuillage tendre, la bénédiction d'un ciel légèrement azuré, où passent des vols de pigeons...

C'était si doux, cela, dans le lumineux matin de septembre, un matin d'or, de lait et d'azur! Nos yeux se mouillaient d'attendrissement. Et puis, d'adorables chemins creux s'en venaient, rayés d'ombre mauve et de soleil virginal. Parfois, au milieu, des fillettes se tenaient par la main, les joues vermeilles, les yeux clairs et sauvages, un ruban ponceau dans leurs cheveux de lin blond, qui s'ébouriffaient au vent. D'autres fois, c'était M. le Curé, lisant son bréviaire, le tricorne sur la nuque et le parapluie mal roulé sous le bras. Ou bien d'honnêtes petits vieux: *Metse,* ridée comme une pomme de rainette, en mante de satin noir à capuche, s'appuyant sur sa canne de cornouiller pour humer une prise; *Petse,* en casquette de soie, en sarrau indigo — un sarrau qui ballonne autour de son torse maigre et voûté — et serrant de ses doigts noueux qui tremblent le tuyau calciné de la pipette vissée au coin de sa bouche édentée...

Pfuitt! Nouvelle image: Un passage à niveau. La garde-barrière, une solide femme en cheveux, aux membres épais et carrés, son drapeau rouge à la main; des jeunesses en caraco vermillon ou vert-pomme, qui s'en vont à la messe, coiffées d'extraordinaires chapeaux à fleurs, avec leurs chapelets à gros grains et leurs missels à tranche grenat. Sur la traverse, des gars membrus et mafflus sont assis à

califourchon et agitent leur bonnet, en criant quelque chose que nous ne pouvons comprendre, mais qui doit être extrêmement drôle, puisqu'ils se mettent à rire à gorge déployée, en faisant des gestes excessifs...

Bien loin, par delà les champs de pommes de terre et les arbres inclinés par le vent d'ouest, dans le poudroiement du soleil déjà haut, le clocher d'une église effile son toit d'ardoises, dont le coq reluit...

Mon Dieu ! c'était si bon, si vrai, si grand aussi !... Un pauvre paysage de Flandre, oh ! oui... Mais il n'y en a pas de plus beau sur la terre ...

Mon père lui-même avait déposé son journal et regardait, les lèvres serrées, l'œil un peu voilé... triste, peut-être... Est-ce qu'on sait?...

Vous ne me l'avez jamais dit, ô mon père, mais je suppose que vous vous souveniez du temps où, vous aussi, vous étiez un petit garçon de Flandre qui s'en allait le long des blés, tête nue, à la messe du dimanche, cette messe des humbles paysans où, sans effort, l'âme s'élève vers Dieu...

IV

...Une succession de jardins maraîchers et fruitiers ; des serres ; un kiosque turc où s'enroulent des chevelures de plantes grimpantes, puis, à droite, un clocher gothique...

Sottegem !...

Le train stoppe au bord d'un quai de cendrée noire, dans un tohu-bohu de voyageurs qui s'élancent à l'assaut des compartiments, tandis que des commissionnaires gesticulent et courent en criant les feuilles catholiques du matin : *Le Patriote, Le XXe Siècle, Le Journal de Bruxelles*...

Nous dégringolons du marchepied. Là-bas, le minuscule train-tram qui nous attend vient de siffler longuement. Nouvelle course haletante, alourdie par nos valises qui pèsent, Dieu sait comme !... Tant bien que mal nous nous hissons. A peine sommes-nous au complet sur la plate-forme que le convoi s'ébranle.

Nous pénétrons dans une vraie caverne de brigands, sombre, empuantie, torride. La fumée des pipes est si dense qu'on ne se voit pas à trois pas. Faute de places assises, nous nous tenons debout, dans l'allée médiane, nous appuyant de la main au

dossier des banquettes. C'est qu'il s'agit de résister au roulis de cet extraordinaire petit train-tram !

Autour de nous, on rit, on parle haut, on chante. Il y a même un accordéon qui joue en sourdine des airs du pays. Et l'émotion nous prend à reconnaître les premiers accents de notre cher patois de Haute-Flandre. Nous l'entendons sonner, clair et argentin, sur les lèvres purpurines des bambins, d'extraordinaires mioches dodus, joufflus, vermeils, à les croire descendus d'une Epiphanie de Jordaens, et qui vous grouillent entre les jambes, en brandissant, l'un sa poupe rembourrée, l'autre son polichinelle nasillard...

Ce vacarme ne nous empêchait pas, ma sœur et moi, de regarder le paysage, dès que nous pouvions nous faufiler jusqu'à l'un des vasistas grillés. Aux molles inflexions de la plaine avaient succédé de charmantes collines, des fonds de toiles pour Teniers ou Van Thulden, avec, à mi-côte, ombragées de noyers gigantesques, des masures de torchis et de chaume, d'un pittoresque incomparable. Le cœur nous battait. Chaque tour de roue nous rapprochait de Nederbrakel, et les oscillations excessives du convoi avaient beau nous jeter les uns sur les autres, dans le réduit exigu où nous étions tels que harengs en caque, notre visage n'en exprimait pas moins la félicité la plus absolue. Mentalement, nous comptions les arrêts : Slypstraet, Roosebeke, Michelbeke. Haltes adorables au milieu des pivoines de pourpre et des hélianthes d'or, avec la tache déchiquetée et mou-

vante d'un rayon de soleil dans l'ombre bleue d'une pelouse. Des voyageurs descendaient; d'autres montaient : belles filles accortes, au teint pétri de framboises et de lait, mal à l'aise dans leur corset trop fortement lacé; varlets hauts en couleur, la pipe à chaînette aux dents, la casquette à oreillons sur les yeux; matrones en bonnet de dentelle noire, pliant sous le poids d'un panier de beurre ou d'œufs.

De la plate-forme, quelqu'un hélait mon père. Il se retournait. Quelle surprise ! C'était Melus, d'Audenhove, ou Vital, de Velsique, un ami d'enfance avec qui il avait gardé les taures et fait cuire des pommes de terre sous la cendre.

— La tour! la tour!

Des larmes me montaient aux yeux. Oh! cette tour, cette tour carrée et trapue de Nederbrakel, comme nous en avions parlé, dans notre triste nuit de la grande ville! Et, maintenant, c'était elle, la bonne tour, qui nous faisait le premier signe d'amitié, qui nous souhaitait la bienvenue sur la terre des ancêtres, en agitant haut dans le ciel lilas le drapeau tricolore piqué à son toit d'ardoises.

Tout le monde était debout. L'hilarité se faisait plus bruyante. Les patauds tiraient de sous leur blaude indigo de gros cigares d'un sou qu'ils allumaient, les joues creuses, en chassant dans l'air des jets épais de fumée âcre. Perché sur la banquette, mon père tâtonnait dans le filet, à la recherche de nos paquets. Et je ne sais pourquoi je devenais aussi

pâle que le jour où je m'approchai pour la première fois du banc de communion.

Le fantastique petit train-tram redoublait de vitesse, décrivait une grande courbe à travers les prés, où serpente le ruban d'argent de la Zwalm. Les fils de cuivre du télégraphe montaient et descendaient, s'approchaient et reculaient dans un va-et-vient vertigineux. Le mur brun d'une grange, où s'étalent les branches d'un poirier en espalier; le lent giroiement d'ailes d'un moulin sur la hauteur : le moulin du Toep; un enclos où paissent des vaches et où gisent, à même l'herbe, des tas de bois en grume; puis, le passage à niveau de la grand'-route Bruxelles Lille, sur laquelle, bras-dessus, bras-dessous, des bandes de jeunes gens s'en vont au bal, tout cela danse une ronde endiablée autour d'un même axe, cet énorme clocher de Saint-Pierre, dont la masse grise se détache lourdement sur un fond de pastel, où se balancent mollement des nuages roses, en forme de nacelles...

Ralentissement... Des mains s'agitent... Des visages hâlés nous sourient... C'est Nederbrakel!... O terre bénie!...

V

Il est pavoisé, le village, pavoisé comme pour les noces d'un prince... De la gare à la place du Marché les trois couleurs flottent à chaque pignon... A la lucarne, se penche le bonnet blanc d'une vieille paysanne, aux joues en pommes d'api... Et, devant les seuils bruyants, il y a un essaim noir de buveurs, à la trogne enluminée... Quelques-uns, à l'écart dans une charmille ombreuse, se soulagent avec le geste libre des figures drôlatiques de Teniers ou de Brauwer... Le pampre ensoleillé bruit d'abeilles d'or, au-dessus des petites fenêtres à contrevents verts... Derrière les haies, les jardinets bordés de buis sont éclatants de dahlias, d'un pourpre presque noir, de lys safranés et de lourdes roses laiteuses ...Des parfums musqués circulent, avec une odeur de pâte chaude, grésillant dans l'huile... Et, là-bas, la cloche d'un carrousel copte sans arrêt... Des coups de carabine pétardent... Par bouffées arrivent des ronflements d'orchestrions...

Tout cela m'est profondément resté. J'ai oublié bien des choses. Comme la vie passe ! J'ai pourtant le souvenir intense, précis, de l'*Ommeganck* (2)

(2 « Ommeganck, ruiters ommeganck »: carrousel.

qu'à douze ans je vis passer en trombe autour de l'église Saint-Pierre. Quelle foule! De Lierde-Sainte-Marie, de Deftinge, de Sulsique, de Schoorisse, de plus loin encore, ils étaient venus, montant leurs chevaux de labour superbes, les beaux valets de charrue, couronnés de fleurs, mordillant des pivoines moins rouges que leurs lèvres, et serrant nerveusement, de leurs houseaux de cuir fauve, de larges flancs au poil luisant. Hourrah ! les voilà qui repassent au milieu d'un nuage de poussière blonde. Les coups de cravache cinglent l'air; les yeux bleus luisent fixement; des étincelles crépitent... Et c'est la vision fantastique d'un cabriolet jaune, emporté, ballotté par les remous de cette cavalerie écumante et furieuse, au trot d'un cob alezan, chevauché par un singe en uniforme militaire...

Le Destin me réservait de voir la Flandre sous d'autres aspects. Je devais la connaître, sombre et farouche, sous la clarté diffuse, livide d'un ciel orageux. La voici mutilée et saignante. De quoi sera fait demain? Ah! mon pauvre pays, ma douce terre natale, dans mon enfance tu ne m'apparaissais qu'à travers l'illusion d'une éternelle kermesse !

Avant d'arriver au *Coin des Tisserands* où nous devions loger, l'usage était de faire halte, avec les cousins venus au-devant de nous, à la plupart des auberges du chemin. Dieu sait s'il y en avait, et ce qu'il en coûtait à mon infortuné père, qu'une véritable cour de parents plus ou moins proches escortait obséquieusement ! Diable m'emporte si, à en

croire les apparences du moins, la tribu du plus prolifique grand-père d'outre-Rhin est plus nombreuse que celle des Maes ! Il est infiniment probable que la plupart de ces braves gens eussent été fort embarrassés de produire un titre de parenté sérieux. Mais quelle occasion de boire sans frais ! Malgré tout — et tant pis pour les abstinents ! — c'est encore un de mes bons souvenirs, ce pèlerinage aux chapelles bachiques, le matin de l'arrivée.

Figurez-vous que vous entriez avec nous. Les salles sont basses et enfumées. Les plafonds de solives brunes se bombent par le milieu. Les murs sont décorés de scènes rustiques, brossées naïvement. Un jambon, ou une flèche de lard, recouverte de toile grossière, est suspendue dans l'âtre fuligineux. Près du poêle, sur lequel mitonne la soupe aux choux (oh ! l'appétissant fumet qui s'exhale, avec un filet de vapeur, du couvercle posé de travers sur la casserole !) un chat ronronne ou se lèche la patte, du bout de sa langue rose...

Le carrelage rouge est saupoudré de sable blanc. Çà et là, une flaque de bière sèche lentement. Un rayon de soleil poudroie à travers les carreaux d'une porte qui mène au courtil. Autour des tables, polies au papier de verre, la cohue : hommes, femmes, enfants, pompant sans relâche et menant joyeux carillon de gros verres emplis de *bruin bier*, couleur pelure d'oignon. De la cave fraîche, qui fleure le houblon, de blondes garces sanguines montent avec les canettes de grès jarretées de mousse pétillante.

Au fond, sous un plein cintre, dans une sorte de niche, le comptoir trapu où s'accoudent, la pipe de terre au bec, les biberons émérites. Le *baes,* pareil à un roi d'Epiphanie, trône au milieu d'eux, dans l'encens des petuns âcres, ses poings massifs posés sur le marbre, la bedaine et le menton secoués par un rire sonore.

Moi, pendant que la société se désaltérait, furtivement je me faufilais jusqu'à la cour. Qu'allais-je découvrir ? Un monde. Ne suffit-il pas de regarder avec passion autour de soi ? J'entrais dans le mystère des fournils et des remises : un mystère délicieux qui faisait battre mon cœur. Oh ! les couloirs déclives, pavés de cailloux inégaux, encombrés de charrettes, de housses poudreuses suspendues au mur, pèle-mêle avec des musettes en cuir rouge, des selles, des fouets...Oh ! les écuries, dont la porte branlante a un battant mobile que je pousse contre le mur, en me haussant sur la pointe des pieds, et dans lesquelles pénètre alors un rayon oblique, qui va caresser la croupe d'un cheval piaffant, dont la tête fine, aux gros yeux intelligents, se tourne curieusement vers moi. Et les râteliers, qui laissent dépasser une tresse de paille ; les auges de bois, au fond desquelles un peu de son surnage sur l'eau ? Et les faisanderies où se promène, à pas lents, d'un air fier, un beau coq-faisan, au plumage bigarré ? La tentation me prenait d'agacer l'oiseau, en passant l'index dans le treillis de la volière. A pas précautionneux, l'œil émerillonné, le faisan s'approchait ;

vivement, il m'allongeait un coup de bec et, tout saisi, je retirais mon doigt mortifié...

J'aimais l'odeur forte des purins et des litières, la senteur grisante des choux, dont les larges feuilles, nervées et charnues, s'affaissant sur le terreau noir et gras des potagers, retenaient comme des coupes les perles brillantes de la rosée.

Ma mère apparaissait au seuil du courtil. Il fallait s'arracher à la contemplation de ce monde féerique et chercher plus loin un nouveau paradis terrestre. Je cherche toujours...

Que je vous montre, à présent, les ruelles étranglées et tortueuses, débouchant, après un coude brusque, sur les prairies. Voici le magasin du sabotier, où s'empilent des galoches de bois, noires ou jaunes; les crochets du boucher, où pendent des quartiers de bœuf violacés; la boutique du boulanger, où les bocaux de boules multicolores alternent avec les corbeilles de petits pains au lait, que l'on appelle « bourkes », et les plats de faïence blanche, où sont étalés les beaux ratons (3) croustillants et dorés...

Par parenthèse, nous les adorions, ces ratons de Flandre, à la crème onctueuse et parfumée. Nous en rapportions une douzaine de chacun de nos voyages. Mais ils arrivaient à Bruxelles, flasques, décolorés, rassis, ayant perdu toute leur saveur... Ainsi

(3) Chausson de pâte feuilletée, contenant une sorte de frangipane de caillé, sucre et œufs.

les fleurs transplantées s'étiolent et finissent par périr...

Ah ! terre de Flandre, inoubliables visions des premiers voyages : lauriers-boules et tubéreuses du presbytère ; écroulements vert et or des pommes mûrissantes, dans la verdure fléchissante et sombre des vergers ! J'entends le tic-tac monotone du moulin à eau, le bruit gai de la baratte ou du tarare, dans le silence ensommeillé des fermes blanches, le grincement métallique d'une faux que l'on aiguise, et le son si prenant, si nostalgique de la cloche tintant l'*Angelus* du soir, au campanile du couvent d'Opbrakel. Le soleil de la méridienne m'éblouit encore. Je suis étendu à plat ventre dans la pâture, les mains plongées dans les flots de graminées qui m'entourent. Oh ! les éclaboussures de lumière chaude sur l'herbe grasse et lustrée, l'odeur des ronces humides et des fruits tombés, qui pourrissent dans l'ombre verte, au pied des arbres ! J'éprouve à la peau la sensation de fraîcheur d'un bain, avec des titillements de pucerons grimpant le long de mes doigts. Je finis par m'assoupir, bercé par le murmure prolongé des feuillages, le bourdonnement des frelons, ivres de sève sucrée, et le bruit de tondeuse que fait, de l'autre côté de la haie, une vache en train de brouter...

VI

...Même sous les pluies prolongées, la Flandre conservait pour moi sa séduction puissante, et les rayures obliques des interminables guilées de Prairial, au travers desquelles la campagne apparaissait comme sous une trame de fils gris, ne parvenaient pas à me la faire trouver prosaïque et maussade...

...Je me souviens d'un matin d'arrivée, à Sottegem, dans la vérandah d'une pâtisserie. L'averse battait le vitrage ruisselant avec un bruit de tambourin. La gouttière dégorgeait à gros bouillons dans le tonneau, qui menaçait de déborder. Les verdures du jardin étaient toutes secouées par cette fureur, qui faisait courber la tête aux roses coquettes et altières. Pauvres roses! Elles n'en pouvaient plus. Elles se regardaient tristement dans les sentiers, métamorphosés en ruisseaux impétueux. Sous la charmille frissonnante, une Pomone de plâtre, transie et court-vêtue, continuait piteusement de vider sa corne d'abondance. L'arome du chocolat qu'on nous faisait; le parfum des mastelles vanillées, toutes chaudes au sortir du four; les petites tables de tôle, autour desquelles nous étions assis, puis les chevelures vertes s'échappant des vases de terre rouge,

au-dessus de nos têtes ; le moindre détail s'évoque avec précision ; et je crois encore entendre l'égouttement continu de la toiture et le monotone gargouillis des tuyaux de décharge...

Une fois dehors, lestés d'un déjeuner abondant et délicieux, de quel cœur nous nous remettions en route, sous nos parapluies, tenus à deux mains ! Nous ne paraissions pas le moins du monde atterrés de la perspective d'un trajet de trois heures, par les hauteurs escarpées d'Audenhove-Saint-Géry et de Michelbeke ! Dieu sait que de boue, cependant ! Mais qui aime la Flandre ne saurait trouver mauvais que sa terre d'or pèse aux semelles et s'y agglutine obstinément !

LE COIN DES TISSERANDS

. . . . . .

La chaleur de messidor, une chaleur lourde, implacable, qui tape à la nuque, fait bouillir la cervelle dans le crâne, et, pénétrant en vous par tous les pores, vous rissole la peau, court en frissons brûlants le long de votre échine et vous chatouille désagréablement dans le cou... Les verdures sont presque rousses, immobiles, sans un tressaillement... Pas le moindre souffle de fraîcheur... Un ciel d'étain fondu, où le soleil a l'air d'une bouche de four ouverte... Et nous là-dessous, marchant en file indienne, le long des blés...

De ce versant-ci du plateau, pas un chaume ne pointe au loin... Rien que la mer flave, bruissante et sèche des épis lourds, dorés, aux longues barbes irritantes... Vaincus de lassitude, ils plient et s'entrecroisent par-dessus le sentier... Il faut se frayer un passage au travers de cette brousse... Et nos pieds poudreux soulèvent des volutes de poussière blonde, qui se suivent à la queue leu-leu... comme des canards...

Il est midi... Le paysage est rôti, calciné, anéanti dans cette atmosphère d'étuve, que les blés altérés absorbent tout entière, pour la garder jusqu'au coucher du soleil... Les grillons eux-mêmes n'en peuvent plus et se taisent...

Malgré mon accablement, je suis heureux et ému... Me voilà donc sur le chemin de la chère chaumine, qui abritera les cinq jours de mon grand bonheur annuel... Je ne pense plus aux longs mois d'espérance et d'attente qui les ont précédés... Toute ma vie est dans cette ivresse d'un cœur d'enfant!...

Et voici que des chaumes, un toit de tuiles roses apparaissent parmi des arbres... Quelques pas encore, et nous nous heurtons au tourniquet de bois que Vital Lateur a fait planter à l'entrée du sentier, pour empêcher les traîne-misère de brouetter leur trèfle à travers ses pièces d'avoine ou de froment...

Justement, devant nous, à front d'un chemin de terre, se dresse le corps de logis de la ferme... Un large portail le sépare des écuries... Rien ne bouge... Pas un ébrouement dans les auges... pas un piaffement nerveux sur les dalles...

Les coqs n'emplissent plus de leurs sonores cocoricos la solitude de la cour; et les molosses Max et Fritz, si vigilants à leur ordinaire, gardent le silence au fond de leur niche de maçonnerie... J'aime à me représenter le hangar ombreux où Djann, la casquette sur le nez, ronfle au creux d'un tas de foin, tandis que les poules grises prennent gravement leur bain de poussière sous les chariots dételés... Oh!

le repos de la méridienne... Il me semble que j'en jouirais volontiers, un frisson de volupté tout le long des membres...

Comme nous passons, un rideau de guipure se soulève... La tête monastique de Siska Lateur fait une brève apparition... N'en doutez point! Dans ce *steen* rustique, il y a de gros fermiers qu'intrigue vivement l'éphémère retour aux champs des déracinés que nous sommes... Est-ce que la coupe de nos vêtements les intéresserait?

Baste! n'y pensons plus...

Voici d'ailleurs mon cher *Coin des Tisserands*... mon doux terroir d'élection... Je le retrouve tel qu'il est gravé, depuis des années, dans ma mémoire fidèle et reconnaissante...

Vous ne sauriez croire comme le cœur me bat!...

D'abord, une mare entourée d'aulnes et de coudriers... une mare huileuse, d'un vert moiré... Quelques roseaux y trempent leurs rubans ligneux, et, entre ces roseaux, de jolis canards bleus se rengorgent pensivement, lissent leurs plumes, ou dorment, la tête sous l'aile, avec une béatitude que j'envie...

Le visage radieux, avec de petits hoquets de joie puérile, je longe la haie de noisetiers, à laquelle, comme un âne ou un veau — mon Dieu, ne riez pas! — je me frotterais volontiers l'échine... Que c'est bon à manger des feuilles amères, des feuilles âcres ou poivrées!... J'aime tout!... Et voici la grange... la grange de tante Colette, avec ses murs

en pisé dont, par endroits, le torchis se détache, laissant le clayonnage à découvert... Oh! la vieille porte grise à deux battants, surélevée d'une marche de bois, encastrée dans la brique vermoulue...

Je vous assure que je suis content et que j'ai oublié tous mes gros chagrins passés... Il me faut si peu de chose... A tous les malheureux aussi, je crois !...

Dites, il y a du monde pour nous recevoir, à l'angle de cette grange inoubliable... beaucoup de monde même. Et c'est touchant de voir tant de braves gens réunis pour nous faire accueil.

Tous les cousins et cousines sont là. Ils ont mis leurs habits de fête. Ils sont rangés, comme devant l'objectif du photographe, autour de la paralytique Dila, qui s'est fait porter sur la route et agite joyeusement sa béquille dans l'air. Mon Dieu, quelles embrassades, quelles poignées de mains! J'ai l'épaule toute disloquée et me hérisse sous la râpe des mentons fraîchement rasés, qui se frottent avec vigueur à mes joues.

Je vous présente la longue et sèche Elodie, au verbe éclatant et gai, aux gestes en ailes de moulin. Ce rougeaud placide et trapu que vous voyez planté à côté d'elle, les jambes écartées, c'est Maurits, son mari. Il a le nez pointu et rouge, des yeux bleus infiniment doux, et de fauves moustaches pendantes, à la germaine. C'est un Flamand au sang calme, un paysan flegmatique et rassis qui ne s'émeut de rien, et sur le rude épiderme de qui les

tempêtes d'Elodie ne laissent pas plus de trace que l'aile d'une mouette n'en laisse à la vague... Un homme de la vie!

Voici la poitrinaire Clémentine, aux jupons courts de qui est suspendue toute une flopée de bambins, aux yeux de myrtilles mouillées, qui s'effarouchent et rient. Le ciel changeant de mon pays! La pauvre femme nous salue d'un faible sourire, d'une furtive rougeur des pommettes, qui semble s'excuser et demander pardon. Nous vous aimons bien, chère Clémentine. N'en doutez pas, je vous prie!

La haute stature de Cyrille, un grand Viking blanc, osseux et taciturne, avec des yeux verts, farouches et bourrus, contraste avec celle de Camille, le benjamin de tante Colette, un petit homme grassouillet et trapu, aux lippes épaisses, dans un teint olivâtre. Avec ses cheveux crépus et ses grosses rides, il est pareil au roi nègre des Epiphanies de Rubens. Et il rit silencieusement, étalant ses dents blanches, les mains enfoncées dans les poches de son pantalon d'or patiné et bruni.

Il y a là aussi le monsieur de la famille, le rogue et distant Gust, qui a de certaines prétentions vocales, et assiste le clerc au jubé, à la messe chantée de neuf heures. C'est pourquoi les railleurs du hameau le surnomment *de costere,* ou le clerc. Conscient de sa supériorité, il affecte des allures audessus de son rang. Il a des favoris de propriétaire terrien et se distingue par un faux-col et une cravate vert-pomme.

En cortège, nous passons sur le fumier qui gicle et dégorge son jus brun sous nos pas. Alors, s'échappant d'une chaumière blanche, ombragée par un noyer, une petite *metse,* aux joues de pomme fraîche, laissant momentanément le succulent dîner qu'elle nous prépare, accourt à notre rencontre, aussi vite que le lui permettent ses vieilles jambes, tout en essuyant ses mains rouges et veineuses à son tablier. Cette petite *metse,* c'est tante Colette.

. . . . . .

Non, vous ne vous figurez pas la folie d'une bonne vieille tante, qui brusquement s'interrompt de dresser la table pour essuyer une larme, et, tout à coup, dans le clair-obscur de la cuisine flamande, éclairée par un vitrage ancien, se met à tourner et danser, comme une commère de van Thulden, en relevant sa jupe par-dessus ses souliers à cordons, en arrondissant les bras et en faisant des révérences de grande dame, si comiques, oh! si comiques...

. . . . . .

Je vais vous dire: j'ai déjà lié connaissance avec notre chambre. Moi, j'aurai vue sur la haie du potager, où il y a d'énormes choux violets et bleus, et sur le fournil, et sur la maisonnette rustique du puits, dont la chaîne rouillée crie sur le treuil. C'est vrai qu'il y a des toiles d'araignée dans les angles des solives noires. Mais ça ne fait rien! Les draps sont blancs et sentent bon la lavande et le

grand air. Pour le moment, nos valises sont étalées sur les deux lits, et dégorgent camisoles, chemises de rechange, chaussettes et mouchoirs. Dieu! que je suis heureux! J'aspire à pleins poumons l'odeur de fruits qui flotte dans la chambre. Je danserais bien, et je me ris du gros bourdon, au ventre noir et velu, qui ronfle comme un orgue et cogne avec obstination de la tête contre les carreaux clairs. Grand bêta, va! Ce serait si simple de me suivre, pour voler avec moi aux roses saignantes, aux pivoines lourdes et molles du jardin!

. . . . . .

Ah! ces jours qui duraient des mois et dont le moindre moment était une fête, un ravissement! Maintenant, les semaines fuient, semblables les unes aux autres, et l'on regarde toujours devant soi, dans le vain espoir d'un matin merveilleux, d'une aube qui ne ressemblera pas aux autres, si mornes et si vides!...

. . . . . .

Me promettez-vous le secret? Je me suis échappé au dessert, à la faveur de l'animation générale... J'ai reçu pour ma part un quartier de tarte au fromage, et je n'aime pas beaucoup la tarte au fromage, moi! La bière n'était pas fort bonne, non plus: elle vous avait un goût si aigrelet! Enfin, il a bien fallu que je vide mon verre, puisque ma mère me regardait sévèrement. Elle ne devrait jamais me regarder

comme ça! Quant au quartier de tarte, tans pis! Je ne vais pas me rendre malade, n'est-ce pas? Il y a sous le pailler — quel délicieux endroit que ce pailler, avec sa brouette chargée d'herbes sapides, ses instruments aratoires et son échelle — il y a sous le pailler, dis-je, une meule à aiguiser. Elle a une manivelle en fer, une manivelle au manche pointu. Je vais la faire tourner, tourner, cette meule. Et elle réduira en pâte, elle finira par pulvériser le malencontreux quartier de tarte au fromage... J'ai toujours eu un faible pour les solutions compliquées, les solutions qui ne sont pas celles de tout le monde...

. . . . . .

Après goûter, nos parents et les cousins sont retournés au Marché. C'est la kermesse des grands qui commence. Nous ne pouvons les accompagner. Qu'à cela ne tienne! Nous préférons cent fois rester, oh! oui! A nous le *Coin des Tisserands* et tous les paradis de Flandre! Avec la permission de Tante Colette, nous installons notre quartier général dans la grange du XVIe siècle. Nous jouons aux barres, à la marelle, à cache-cache, à l'escarpolette. Où est S. M. le Roi, que je lui dise qu'Elle est moins heureuse que moi ? C'est diablement bon de se rouler dans la paille et le foin, avec des cris d'effroi, la sensation désagréable d'un faucheux qui remonte le long de vos jambes en courant. Et il y a des souris, des cloportes... Comme c'est délicieux d'avoir peur!

Dans la pénombre de la grange, un rayon d'or palpite, comme si le bon Dieu regardait par un trou de la porte !

. . . . . .

Tous les mioches du hameau sont accourus et prennent part à nos jeux. L'air est de cristal et résonne de nos rires limpides et frais. Le verger, le fournil, la rue, la grange nous appartiennent. Et savez-vous bien ? De temps en temps tante Colette vient nous surprendre sur la pointe des pieds. Elle fait brusquement hou ! hou ! dans notre dos. De frayeur, nous faisons un bond de côté comme les chèvres. Puis, aussitôt, nos rires repartent, plus vermeils et plus éclatants encore. Tante Colette rit aussi, les deux mains sur les genoux. Oh ! tante Colette, quand vous vous relevez, vos pauvres mains s'ouvrent. Nous y voyons briller un caramel au beurre ou à l'anis. Vous nous gâtez, tante Colette. Vous ne devriez pas faire cela. Tout coûte si cher !

. . . . . .

Le soir maintenant. Un soir d'été splendide, sous un ciel de saphir et de topaze... Les poules ont escaladé, l'une après l'autre, en s'attardant sur chaque marche, on dirait pensivement, l'escalier qui mène à leur perchoir, au-dessus du clapier où les lapins remuent leurs longues oreilles et grignotent sans fin des verdures. Je regarde la basse-cour se rengorger et s'ébouriffer dans l'ombre. D'agressifs glousse-

ments partent; d'aigres coups de bec s'échangent. Çà et là, un œil se voile de sa paupière blanche, puis se rouvre et s'émerillonne étrangement. Dehors, une fraîcheur tombe. Le vent se lève et fait doucement bruire les feuillages. Bien loin, sur la route de Renaix, un pas redoublé, une fanfare qui s'en retourne. Dans le silence des champs qui s'assombrissent, des abois de chiens, un bref meuglement... Et, là-bas, les cuivres assourdis ont une résonance infiniment plaintive et nostalgique... Mon cœur se serre, et j'éprouve une émotion que je ne saurais traduire par des mots...

. . . . . .

Les vaches viennent de rentrer. C'est nuit close. Nous avons suivi tante Colette à l'étable, pour regarder traire. Elle accroche la lanterne grillée au plafond bas. La clarté jaune, fumeuse et diffuse, dans laquelle dansent les moucherons, glisse obliquement sur les croupes de Duc et de Mie, agite sur le mur les ombres énormes, fantastiques, des deux laitières hollandaises, qui continuent gloutonnement à barboter dans leur breuvage d'herbes bouillies. Tante Colette les écarte, à grand renfort d'objurgations et de claques sur la croupe. Elle a noué un mouchoir rouge sur ses cheveux gris; et, prenant l'escabeau, s'assied posément, les lèvres serrées, la tête contre le flanc de Duc...

De l'entrée, nous la regardons avec admiration presser entre ses doigts les pis gonflés, faire gicler,

à longs jets neigeux, rythmiquement, le lait chaud dans la seille de fer étamé...

Que c'est frais, ce liquide épais et écumant, d'un blanc intense ! Tout à l'heure, tante Colette le déversera à la cave, dans de grandes jarres brunes, où il fera sa crème.

. . . . . .

L'AMI DE MON PÈRE

A l'une des dernières haltes, sur le chemin des Chasseurs, au *Coin des Tisserands,* le matin de l'arrivée... Au-dessus de la porte, une grande enseigne

In den Haas
Herberg en Winkel

ce qu'il faut traduire :

Au Lièvre
Auberge et Epicerie

La maison a belle apparence, avec ses murs de briques rouges, son toit de chaume et de tuiles et l'étroite bande de carrelage gris qui court le long de sa façade, en manière de trottoir. La pluie tambourine sans discontinuer sur nos glorias bombés, et nous pataugeons un instant dans la glaise molle, avant de prendre pied sur le providentiel petit trottoir, Justement la porte s'ouvre et le grand Schinkels nous fait accueil, sa large paume tendue, un bon sourire sur sa face grisonnante et énergique.

Nous tombons en pleine frairie. Des gars de Schoorisse, d'Elst et de Segelsem s'entonnent de bière claire et s'empiffrent de saucisson de cheval fumé, au milieu d'une bruyante partie de boule plate. Il

faut voir la plastique des discoboles! Accroupis, la main gauche en balancier, ils s'appuient sur leur jarret droit, le feutre à l'oreille, bornoyant vers le but marqué à la craie, près de la porte de la cour. La boule plate repose droite au creux de leur main, qui se recourbe sur le dallage. Brusquement, le bras se détend en ressort : le disque de bois part, ronfle en arc de cercle sur le sol boueux et va s'étaler, après quelques oscillations, à un pouce du but. Tudieu! quel hourvari de cris et de rires alors! Les gosiers de Flandre sont bons. C'est à peine si l'on s'entend.

Le grand Schinkels use d'une formule humoristique, mais impérative, pour forcer deux tourtereaux à nous céder la place. Nous voilà serrés dans un coin, en face de la fenêtre. Et Schinkels lui-même descend soutirer pour nous quelques mesures de *bruin bier* fraîche. Ce n'est pas son rôle, mais, voyez-vous, la blonde Marie n'est pas encore rentrée de la grand'-messe. Quant à ma commère Schinkels, je vous réponds qu'elle a les mains pleines avec les cochets étrangers qui, le palais en feu, videraient tous les tonneaux de la cave. Amusés, nous la regardons, la grosse *baesin*, circulant entre les groupes avec sa canette pleine, son triple menton secoué par une hilarité qui n'en finit pas.

De la cuisine arrive une bonne odeur de soupe au lard qui vous ouvre l'appétit, je ne vous dis que ça! Curieux comme toujours, je me suis introduit dans le *winkel*, une pauvre boutique de hameau, où les caisses d'amidon s'empilent au pied du comptoir,

surmonté de son pot à moutarde ; où, à la devanture, il y a deux ou trois bocaux de cannelle, poivre et muscade ; où s'ouvrent, le long d'un mur blanchi au lait de chaux, quelques compartiments de bois bruns, contenant le café, le sel et le sucre...

Malgré l'averse, j'ai voulu revoir aussi le clapier et l'étable ; et mon œil s'est rafraîchi de la note verte du tas de fourrage entrevu dans l'allée, un trident obliquement piqué en son milieu. Quel dommage que je ne puisse pousser jusqu'à la claire-voie du verger, où il y a de si beaux pommiers !

Lorsque je rentre, la blonde Marie est enfin revenue de la messe. Ses joues en fleur sont toutes vermeilles d'air humide ; et elle remplit nos pintes en baissant pudiquement ses longs cils sur ses yeux dorés. Ma mère est engagée dans une conversation animée avec les cousines. Les discoboles commencent une nouvelle partie de boule plate. Mais mon père ne parvient pas à dissimuler sa distraction, cependant que, penché vers lui, le coude sur le genou et décrivant dans l'air des gestes lents de sa main droite, le grand Schinkels redit ses souvenirs, du temps où il était soldat de première classe dans l'artillerie de forteresse.

Qu'est-ce donc qu'il attend, mon père, laissant parfois errer son regard par la fenêtre, entre les raies grises de cette sempiternelle pluie de juin, qui tendent leur canevas de fil sur les chaumes et les verdures d'en face ?

Ce qu'il attend ? Je le sais bien, parbleu ! Juste au

coup de midi, voici qu'une ombre bouche le carreau, l'ombre d'un sarrau indigo, bouffant par derrière, et d'une casquette à oreillons. Elle a ce sautillement mécanique que donnent la vieillesse avancée et les jambes raidies. Et voyez : laissant compère Schinkels bouche bée, au milieu du mirifique récit d'une bordée dans les salles de danse de Jambes, mon père repousse sa chaise et, le visage rayonnant, se porte à la rencontre du sarrau indigo et de la casquette à oreillons...

— Djann ! Hé, comment va, mon meilleur cousin ! En vérité, je craignais que vous ne vinssiez plus ! *Baesin*, il faut que l'on vide le tonneau ! Allons, une tournée générale !

Djann est un vieux contadin de soixante-quinze ans environ. Représentez-vous un grand vieillard courbé par les travaux de la terre, au visage tout menu, tout boucané, tout réticulé de veinules et de rides, orné de demi-favoris roux, taillés en brosse et parsemés de poils gris ; aux yeux couleur de tabac léger, enfoncés dans leurs orbites, aigus et pétillants de malice ; à la bouche édentée, d'où rayonnent d'innombrables petites stries, et du coin de laquelle un mince filet de salive coule sur le menton luisant et proéminent. Le complément de cette figure d'ivoire bruni, rosée aux pommettes, excavée et bleuie aux tempes, est une noire pipette de terre, solidement vissée entre les gencives dures, et au fourneau de laquelle frisotte une chevelure de petun mal consumé.

De ma vie, je n'ai vu Djann tirer sa casquette.

Pour jouir de ce geste, peut-être aurait-il fallu suivre le bougre à la messe basse de quatre heures, où les valets et les servantes de Flandre vont rendre leurs devoirs religieux. Et encore n'est-il pas certain que Djann se découvrait pour Notre-Seigneur! Sans offenser sa mémoire, je suppose qu'il était chauve, et que sa coquetterie naturelle lui interdisait d'exhiber sa calvitie aux regards irrévérencieux de la jeunesse. C'est que le vert galant était ombrageux et vain de sa personne! Il fuyait la compagnie des barbons acariâtres et radoteurs pour celle des Endymions trides et fanfarons qui hantaient le *Mauvais Lundi* et autres tonnelles.

— Je vous espérais au Marché, à l'*Epi de Froment* ou à la *Pomme d'Or,* poursuit mon père, en serrant expressivement la pince calleuse de Djann entre ses deux mains.

— Mon petit mouton, chevrote alors en ricanant l'Eumée du *Coin des Tisserands,* mes vieilles quilles se rouillent d'année en année, et les huiles bénéfiques de l'Artiste (4) n'y peuvent rien. Peut-être que si, entre les blés, un lièvre partait subitement devant moi, je pourrais encore lui courir sus pour le saisir par la queue. Mais quant à me porter deux fois par jour à la place, je m'effondrerais dans le fossé, comme au pèlerinage de Tongres, lorsque j'ai dû casser des œufs frais dans mes sabots, pour éteindre l'inflammation de mes pieds...

(4) Corruption du vocable « arts », vétérinaire.

Nous nous frappions les cuisses d'aise, mais lui restait impassible, le soupçon d'une malice dans ses yeux, piqués d'une bluette.

— Trinquons ! faisait mon père, les joues roses.

Le drille avançait sa main tremblante vers sa pinte de gros verre, mais, avant de la porter à ses lèvres, il s'arrêtait à mi-chemin, regardait ma mère en silence un long moment, puis lui adressait un madrigal bien tourné, ma foi, qui interloquait un peu la chère créature et la faisait rougir jusqu'au blanc des yeux. Mon père ne se tenait pas de joie. Sacré Djann, va !

Alors, le vieux palefrenier se tournait vers nous.

— Hé ! les Bruxellois, on vient donc apprendre à manier le fléau et à traire les vaches ? Vital Lateur a précisément besoin d'un batteur en grange et d'une fille de ferme. Qu'en dites-vous ?

Il multipliait les clins d'yeux ironiques, et nous de balbutier, écarlates, confus, la langue embarrassée dans les volubiles tournures du patois, désapprises depuis un an. Finalement, avec des gestes d'une infinie lenteur, Djann extrayait des pommes ou des noix de ses grègues brunes, et nous les fourrait entre les mains, d'un geste hautain et sans réplique. Le drôle d'homme ! Je vois encore sa paume calleuse tendue vers nous, avec ses doigts noueux et raides, qui ne parvenaient plus à s'ouvrir entièrement, et dont des bouquets de poils roux garnissaient les phalanges grenues.

Un coup de poing sur la table, toute carillonnante de brocs titubants...

— Hop çà! *Metse* Schinkels: une tournée générale, et vite, si vous ne tenez pas à ce que je vous pince la taille, sous les yeux du *baes* de céans!

Quelle clameur de soifards, égayés par la perspective d'une lampée sans frais! Mon père se récriait, la main à son portemonnaie. Mais, holà! Djann n'entendait pas plaisanterie, et il n'eût pas fait bon insister! Le flambard se serait brouillé avec son meilleur ami; Oreste eût mis Pylade à mal! Il serrait ses écus dans une bourse de toile à cordons, et pour le plaisir de régaler des tablées, il les eût dépensés jusqu'au dernier patard!

. . . . . .

Après cette entrevue du dimanche de l'arrivée, on ne voyait plus Djann qu'à de rares intervalles. Il y avait plus d'un demi-siècle qu'il servait en qualité de palefrenier à la ferme Lateur. Le soir, il s'endormait sur sa paillasse, au-dessus de l'écurie, parmi les piaffements et les remuements de chaînes des lourds chevaux qui s'ébrouaient dans leur auge. On le gardait en souvenir de ses services passés. Le jour, il trôlait par la cour, traînant les sabots, un foulard rouge autour du cou. Il remuait à la fourche les litières dans l'étable, pansait ou attelait les chevaux. Et, parfois, il abattait sa raide paume sur les croupes luisantes, avec un juron bref ou une injonction impérative. On le retrouvait, après ces

menues besognes, sous le manteau de la cheminée, fumant sa pipette en regardant les servantes battre le beurre ou pétrir le pain. Souvent il partait à travers la campagne, voûtant le dos : il allait boire la goutte au *Lièvre*. Cette fin de vie tenait en de simples habitudes, régulières comme les heures. Chaque matin, mon père allait rejoindre Djann, dans la pénombre du café Schinkels, où les poules venaient effrontément picorer sur le carrelage, entre les jambes des buveurs ; où la blonde Marie, sérieuse comme une Sainte-Vierge de retable, cousait des gants, près des géraniums de la fenêtre, un jeu de lumière douce sur sa joue veloutée et fraîche. Les deux amis passaient une bonne heure à deviser, en trinquant, puis redescendaient au hameau. Je ne sais pourquoi j'ai idée que ce tête-à-tête quotidien avec Djann était le meilleur des pauvres vacances de mon père...

. . . . . .

Ce Djann appartenait à la vieille race goguenarde et pittoresque qui a disparu peu à peu avec les diligences et les vieilles kermesses. Il était plein du passé et se plaisait à conter ses souvenirs, riches d'aventures, où il jouait le rôle d'Ulenspiegel, la vantardise en plus. Ah ! tous les Gascons ne vivent pas au bord de la Dordogne ! Le drille était un pince-sans-rire de calibre, et je ne suis pas bien sûr qu'à force de travestir les faits et de les grossir outre mesure, il n'avait pas fini par se prendre lui-même

à ses hâbleries corsées. Au reste, il avait eu une jeunesse mouvementée. Ses prodigalités de coq villageois étaient légendaires. Après chacune de ses bordées, Djann restait sage pendant quelque temps, abattant de la besogne pour quatre et passant de pleines jattes de café sur la soif ardente de son gosier, quitte à repartir en une nouvelle bombe le dimanche suivant. Il comparait volontiers son escarcelle à une vessie, qui ne saurait garder son trop-plein sans qu'il ne lui en coûtât. De fait, ses écus fondaient comme neige au soleil. Une fois, il avait régalé de gibelottes toutes les tablées d'une bibine, à Boucle-Saint-Blaise. Peu endurant avec cela, gardant les affronts dans la manche, et remettant vertement à leur chef de file les béjaunes qui s'avisaient de courir sur ses brisées. Il se vantait d'avoir administré, un soir, une telle raclée à des godelureaux qui, au bal, avaient écrasé, de propos délibéré, les pieds de sa belle, qu'il en avait encore mal aux orteils. Une autre fois, attaqué par des malandrins, il s'était défendu à l'aide de sa bourse pleine de gros sous. Et cette matraque improvisée avait été maniée avec une telle énergie, que le fond s'en était usé sur les os des agresseurs, semant à la volée la mitraille de cuivre qui l'alourdissait.

A travers ses gaillardises et ses rodomontades, il gardait cependant un bon sens sûr et avisé. Ce matamore villageois était le plus fin et le plus madré des compères. Aussi, les Lateur le chargeaient-ils sans vergogne de toutes leurs transactions. On le

voyait dans les prés, misant sur les lots de regain, son bourgeron indigo gonflé sur son dos par la brise ; ou bien devant la porte charretière d'un maquignon, appréciant, d'un air impénétrable, l'allure et la plastique d'un limonier trottant lourdement, de long en large, aux claquements vifs de la chambrière.

. . . . . .

Il y a de cela vingt-cinq ans, chaque fois que nous débarquions de Bruxelles, nous étions sûrs de rencontrer Djann sur la placette, devant la gare. Il se tenait à l'écart, car il était distant et désirait, sans doute, mettre en relief l'honneur qu'il nous faisait. Puis, d'année en année, nous pûmes apprécier la sournoise action du temps sur son grand corps, usé par la fête et le travail, au raccourcissement graduel du chemin qu'il faisait au devant de nous. Un matin, nous ne l'aperçûmes du tout. Le vert galant avait dû « solliciter sa pension », comme il disait, par euphémisme. Il s'était retiré chez son neveu Dries, au *Coin des Tisserands*. Auprès de l'âtre, nous ne vîmes plus que l'ombre du brillant Djann De Gieter, le Tombeau des Cœurs. Par intervalles, une flamme se ranimait encore dans sa pupille morne ; puis il retombait à sa sénile apathie. Grelottant et geignant, il toussotait dans le creux de sa main racornie. Les Dries de toute taille le caressaient et dorlotaient de leur mieux. Pour cause : car le vieux flambard avait sauvé de ses déportements passés un magot rondelet, mussé au fond d'un coffre à cade-

nas. Le bon Dries, qui avait grand besoin de s'agrandir et d'acheter une troisième vache, appréciait à sa valeur cet héritage inespéré. Il ne se fit guère attendre : au début de l'hiver, le maître-valet rendit l'âme. Il repose maintenant dans un coin du cimetière de Nederbrakel, et une herbe drue doit avoir recouvert sa sépulture. A notre dernière visite au pays, nous ne l'avons plus retrouvée... Mais où est la Flandre d'antan ?

SOIRS DE KERMESSES

. . . . . .

Pourquoi suis-je condamné à vivre dans la grande ville qui m'étouffe, où le ciel, le beau ciel bleu est resserré entre les toits mornes, où je suis comme un papillon dans une cage de verre, avec d'impossibles élans vers la lumière? Dites, pourquoi? Il y a tant de fleurs et de parfums, cependant ! Le papillon n'est-il pas fait pour se poser sur le cœur entr'ouvert des roses ? Si vous le privez de nature et de soleil, il mourra. Le papillon ne peut vous donner que sa grâce menue et légère, qui se balance et tremble dans un rayon d'or. Et vous l'enfermez ! Vous lui demandez d'être utile à quelque chose! Mais, malheureux, c'est à cela qu'il est utile, à voltiger sans motif sérieux, pour la joie de se sentir porté par la brise, du parterre à la prairie, de la prairie au verger. Vous ne savez pas ce que vous perdez à écraser les fleurs sous vos talons et à tuer les jolis papillons de feu pour les piquer, décolorés et poudreux, sur les feuilles de buvard de vos collections !

. . . . . .

Sans être Jean-Jacques, j'entretiens cependant aussi mon beau rêve rustique. Pardonnez-moi ! La

maison que je voudrais serait toute petite, toute petite au milieu des arbres. Ce serait une vieille chaumière de Flandre, une vieille chaumière que j'arrangerais de mes propres mains, le mieux possible. Oh ! chère maison, je te laisserais ton toit de glui qui penche et dans les fissures duquel les hirondelles font leur nid. Mais je prendrais soin de crépir à la chaux tes pauvres murs branlants. Tes contrevents seraient peints en vert clair, et je placerais un auvent au-dessus de la porte basse, afin de pouvoir fumer ma pipe sur ton seuil, quand il pleut, en écoutant siffler le merle. Ah ! tenez, il me semble déjà entendre le ruissellement de l'ondée à travers les feuillages qui frissonnent. Je n'ajouterais ni ne retrancherais rien à cette simple demeure. Eh ! n'y aurais-je pas une cuisine, une charmante cuisine, avec son banc de vaisselle en briques vernissées bleues et rouges; son horloge à gaine de vieux chêne; sa cheminée, au manteau surmonté de plats d'étain et de brocs de grès; puis encore, sous la fenêtre au vitrage quadrillé, juste en face d'un merveilleux parterre de capucines naines, une simple table sur laquelle j'écrirais mes livres, le cœur tout réchauffé d'amour et de sincérité ? N'y aurais-je pas une chambre pour les amis, sous les roucoulements amoureux, les coups de bec et les furtifs grattements de pattes du colombier ?

Devant le potager, il y aurait un puits à margelle, un de ces puits au-dessus desquels j'aimais à me pencher, quand j'étais enfant, pour regarder trembler

sur l'eau noire ma face blême comme une lune. Ecoutez un peu : on s'en irait à pas lents, entre les groseilliers, jusqu'aux pommiers trapus du verger. Et, dans le fond du verger, près de la haie, j'aurais quelques ruches bruissantes de vie en or... O mes amis, pensez au soleil qui poudroie, au pépiement des moineaux dans les cerisiers, puis au radieux paysage que l'on découvrirait, par-dessus les aubépines, un paysage de blé vert roulant ses vagues glauques jusqu'aux arbres de la grand'route. Ne serait-ce pas le bonheur ? Hélas ! un pauvre petit bonheur, qui n'en est pas moins une chimère.

. . . . . .

Tels sont les fantasmes qui me passent par la tête, pendant que je marche à côté de mon père, le lundi de la kermesse, sur les beaux chemins de Nederbrakel. Lui-même est perdu dans ses réflexions. Je n'ose m'imaginer qu'elles ressemblent aux miennes. Mon père est un homme, et moi je ne suis qu'un enfant...

Les ombres s'allongent sur les champs, les ombres bleues des hêtres et des vieilles cassines qui bordent la grand'route. La lumière d'après-midi est oblique et fauve. Dans sa douce vibration s'élèvent et descendent, en colonnes de fine poussière, les fébriles ballets des éphémères...

Le soleil énorme rougeoie au-dessus de l'horizon embrasé. Un mystère indéfinissable s'épand ; un charme étrange et profond aussi... On entend vivre

autour de soi le silence. Si je le voulais, je percevrais les battements de mon cœur, la circulation même de mon sang. La vie n'est plus qu'inconscience et vertige.

Que j'aime cette longue promenade champêtre, avant la soirée que nous passerons au Marché, en nous régalant de viande fumée et de *bruin bier!* Je me grise de l'odeur des meules de foin et tressaille de bonheur en écoutant l'appel des pâtres, prolongé dans le lointain...

Au fond de la forge, le grand Souhe, son tablier de cuir autour des reins, ses gros bras nus jusqu'à la saignée, martèle un fer rouge sur la bigorne. Il y a, dans le travail, un de ces beaux limoniers comme on n'en voit qu'en Flandre, une bête magnifique, au ventre clair, à la croupe puissante, qui secoue fougueusement ses chaînes... Je regarde pétiller les étincelles dans les ténèbres carillonnantes de la forge... Je distingue vaguement des roues, des pièces de charronnage, un tas de ferraille. Cela sent le poil roussi et la corne brûlée. Bon! Souhe saisit la corde du soufflet, qui se met à haleter et gémir. L'âtre rougit, devient incandescent; et le brasillement de la fournaise saigne sur la face embrasée du Vulcain rustique...

. . . . . .

Là-haut se dresse le moulin du Toep. Du tertre, on découvre le village dans la vallée. Le couchant fait rutiler le coq de l'église et luire les toits d'ar-

doises. Arbres et maisons baignent dans un brouillard d'or. L'écho renvoie le mugissement lointain des bœufs ; et, par moments, une bouffée d'air frais nous apporte un nostalgique motif de ritournelle. Orgue mécanique, fanfare ou accordéon ? Je ne sais pas... Une âme pleure quelque part, dans le crépuscule qui tombe... l'âme de la Flandre, dont les fils sont exilés en terre étrangère... Oh ! le sanglot étouffé du cor, le gémissement de la clarinette, là-bas !...

. . . . . .

Le village. . . . . .

. . . . . .

Les bonnes gens ont sorti leurs chaises. Et les voici sur les trottoirs de cailloutis blanc... Le bien-être paisible du soir s'épand. On ne distingue pas très bien les visages, à cause de l'obscurité commençante. Portes et fenêtres ouvertes, et d'un siège à l'autre on devise. Lentes fumées de cigares ; odeurs musquées, insinuantes d'œillets...

M. le percepteur a passé sa jaquette noire et se penche vers Mme la perceptrice, roide comme une donatrice de Pourbus, en sa robe de soie grenat...

Grands éclats de voix et rires bruyants. Des bandes passent, gaillardes et lurons qui s'agacent de la voix et du geste... Ensuite, les théories qui rentrent au bercail : mioches en avant, tête nue, la joue gonflée d'un gros caramel... Les garçons sont tout

guindés dans leur col empesé ; un énorme nœud de soie voyante bouffe sous leur menton ; quant aux fillettes, elles portent une robe trop courte, que dépasse le volant de broderie blanche de leur jupon... Derrière, les parents, le panier au bras ou le parapluie sur l'épaule, la marche traînante, avec le pliement caractéristique des genoux...

Ce soir, il y aura bal à la *Concorde*. Sous le porche s'engouffrent les robes claires et les redingotes neuves de la jeunesse dorée... Toutes les fenêtres de l'étage flamboient et, dans l'escalier, roulent des flonflons tonitruants...

. . . . . .

Entrons à la *Concorde*...

De la rosace du plafond bruni descend une lampe de cuivre, dans la douce clarté de laquelle s'effilent et se brouillent des volutes de fumée rousse... Les murs restent dans l'ombre, sous leur bariolage obscur d'affiches notariales... Il y en a de bleues, de rouges, de vertes et de jaunes : ventes de foin ; ventes de mobilier ; ventes de bétail. Et comme si cette tapisserie ne suffisait pas, il y a encore d'innombrables chromos : réclames pour cigarettes, élixirs, poudres de riz. Il y a même une reproduction en couleur, toute jaunie, de la Constituante, avec la liste nominative des députés pourtraits. Qui a retenu leurs noms ?

Sur une banquette de moleskine, à côté du comptoir, scintillant de flacons multicolores, M. le notaire et M. le juge sirotent leur fine chartreuse. Les

vieilles demoiselles de la *Concorde* ressemblent à des poupées, des poupées à la mode de 1880, bien entendu : leur taille s'étrangle dans un corsage à basques, en faille noire ; et elles s'empressent auprès des habitués, dans le bruissement de la léontine d'or qui leur tombe sur la poitrine...

Mais, ce soir, il n'y a pas que les habitués à la *Concorde*. Dans la salle du fond, des crânes chauves luisent ; des corps épais s'allongent au-dessus du billard. On entend rouler et s'entre-choquer les grosses billes d'ivoire. Puis, il y a beaucoup de monde, autour des petites tables de marbre, un monde très mêlé. Le lundi de la kermesse, les paysans à vache de Nederbrakel osent se permettre une bonne bouteille de vieille Audenaerde à cette *Concorde* où, en temps ordinaire, ils se gardent bien de mettre les pieds...

Ces demoiselles ne savent où donner de la tête. D'en haut, on réclame du champagne, des liqueurs, de la limonade... On danse ferme. Sous l'ébranlement continu du plancher, la flamme ronde de la lampe vacille. Et les poupées de sourire, sous leur poudre, parmi leurs pleureuses noires !

Ce sourire intimide singulièrement les paysans à vache. Ils ne se sentent pas chez eux. Regardez-les se parler derrière la main. D'instinct, leurs yeux évitent ceux de messieurs les notables.

Messieurs les notables ne s'aperçoivent même pas de la présence des paysans à vache. Ils dégustent en silence leur fine chartreuse ; et, renversés sur la

banquette de moleskine, ils suivent des yeux les ronds de fumée qu'ils envoient artistement au plafond...

Je voudrais bien savoir ce qu'ils sont devenus... Notables... Ronds-de-fumée...

Neuf heures!

L'une après l'autre, les loges foraines du Marché se sont closes... Fermés, le carrousel, le théâtre des fantoches, le tir à la carabine... Dans les ténèbres, çà et là une lueur qui vacille... Un marchand de saucissons, derrière ses aunes de salaisons et de fumages, attend patiemment le client tardif... La tour énorme de l'église se perd dans le ciel noir... Pas une étoile... Autour des tréteaux, devant les auberges, les bancs sont vides...

Seulement, à l'intérieur des bibines, l'animation bourdonne encore; et les portes vitrées, en s'ouvrant, montrent des faces hilares et congestionnées, lâchent tout à coup, sur le silence de la nuit commençante, une bordée de rires ou de chansons à boire...

. . . . . .

Une dernière impression, voulez-vous?

Feu d'artifice... C'est le lundi de la kermesse... Le cinglement métallique des fusées s'achevant dans le ciel, soudain blafard, en un brusque éclatement d'étoiles rouges ou vertes... Les « oh! » de la foule extasiée dans laquelle je suis serré... Le bruit des baguettes de chandelles romaines qui retombent sur les toits... Puis le retour, en chantant, pour se don-

ner du cœur, bras dessus, bras dessous, entre les maisons closes de la route... Quelle est donc cette puissance du souvenir qui persiste en nous par de simples sensations : odeur de fruitier des paysans amassés, simples gestes, cris entendus... futilités que la mémoire a attrapées au vol, mais si profondément enregistrées qu'après des années elles ressuscitent avec l'intensité d'émotion ou d'imagination, à la faveur de laquelle elles s'inscrivirent en nous ?

. . . . . .

Ah ! soirs de kermesses !...

. . . . . .

LE BOIS DES MYRTILLES

Bien loin, oh! bien loin de la ville fumeuse et triste où, pareil à l'alouette en cage, l'homme qui veut monter vers la lumière se brise le crâne contre les barreaux... En mon beau pays de Flandre, à la frontière du Hainaut, sur les hautes terres où s'accostent les dialectes roman et thiois... Un grand bois raviné, touffu, sauvage, où alternent les hêtres, les bouleaux et les chênes...

C'est là.

D'exquises campanules irisées secouent dans l'herbe leurs grelots emperlés. Des bonds sourds et fugitifs traversent les fourrés... le temps de voir disparaître un pelage feu et un joli derrière blanc. A l'ombre des vertes fougères, qui agitent leurs palmettes délicieusement dentelées jusqu'au pied moussu des vieux arbres, se hâtent le chatoyant scarabée, l'industrieuse fourmi et le funèbre nécrophore. Le moindre rayon vibre d'abeilles sauvages et de turbulents bourdons, au gros ventre noir et velu. Parfois vous vous arrêtez, émerveillé, pour regarder planer la libellule sur les ombelles jaunes ou blanches. On dirait d'un fuseau de saphir scintillant, suspendu dans l'air au milieu d'un vertige de gaze et de moire. Zest! il disparaît, et vous voyez plus loin la capricieuse ballerine monter en tournoyant follement l'escalier d'or d'un rayon oblique.

Ce n'est pas tout.

Dans la ramure ondulante nichent de merveilleux musiciens : tout un orchestre de merles, de loriots et de pinsons, qui brode ses variations d'arpèges, de timbres et de trilles sur la rumeur prolongée des cimes. De temps en temps, un rossignol vocalise éperdument, un coucou file ses mélancoliques notes d'horloge, un freux jette son croassement prolongé, qui ressemble à un coup de timbale, dans cette symphonie adorable de la brise et des oiseaux. Comme caprice pittoresque, une querelle de geais, des jacassements de pies bavardes ; et, par moments, pour rétablir la mesure, le maître de chapelle, un pivert invisible, donne deux ou trois coups de baguette impatientés sur son pupitre.

Quel silence pourtant sous bois ! C'est un peu le silence songeur et mystique de nos cathédrales flamandes, un silence où les pierreries des ostensoirs et les verres peints des vitraux dardent leurs flammes prismatiques sur le revêtement gris des piliers et des murailles.

Mais le grand bois est autrement vivant ! Il a pour encens les odeurs enivrantes de l'absinthe et de la marjolaine, les aromates musqués de la sauge et des aulx, les parfums pénétrants des noisetiers et des houx humides. Il a pour joyaux les gouttes de cristal de la rosée aux épines des églantiers ou dans la conque de nacre des labiées. Quant à la fraîcheur, à peine avez-vous fait un pas sous les ogives des maîtresses-branches qu'elle vous tombe sur les épaules et qu'une paix délicieuse pénètre en vous.

Rien que d'y songer, une nostalgie me prend.

C'est que je l'aime, ce grand bois profond, en mon beau pays de Flandre, sur les hautes terres où s'accostent les dialectes roman et thiois... Je l'aime, car j'y ai passé de bien bons moments.

Vous saurez qu'à Nederbrakel on le voit de partout, fermant l'horizon lointain de sa belle ligne bleue, qui suit les molles inflexions des vallons pour escalader ensuite la masse sombre et, ma foi, imposante de ce qu'on appelle ici le mont de Rhode ou des Hérons, le nom importe peu.

C'est comme un paradis terrestre, un paradis vers lequel, parfois, à la saison du muguet, les fillettes, s'arrêtant de faner, lèvent en soupirant les fleurs de lin de leurs yeux :

— *Het Bosch* (le bois).

Que leur rappelle-t-il donc qu'on ne devine bien vite, le grand bois profond, tout frissonnant de lumières, d'ombres et de parfums?

Vous le savez, graciles clochettes et genêts d'or du chemin; et vous, mystérieux taillis au seuil desquels le silence, qui se souvient, pose en souriant un doigt sur ses lèvres hermétiques...

Oh! non, vous n'avez pas entendu que les chuchotements de la brise, le craquement sec des brindilles et le froissement des feuilles mortes sous les pas...

Si vous pouviez parler...

Heureusement, vous ne parlez pas.

Il arrive que les jolies amoureuses, dont la gorge

ferme bondit librement dans le caraco rose ou lilas, rougissent jusqu'au blanc des yeux lorsqu'on évoque le bois devant elles.

Mais si elles baissent pudiquement leurs joues empourprées, les enfants lèvent au contraire hardiment les leurs.

Pour les blondines ou les brunettes de seize ans, le bois, c'est les chemins ombreux où l'on échange les baisers et les serments... C'est le rendez-vous des dimanches, les promenades à deux, les confidence émues dans la rumeur sans fin des grands arbres... Pour elles, le bois, c'est l'amour...

Pour les enfants, c'est des myrtilles...

Oh! les myrtilles, les jolies baies d'un pourpre presque noir, qui luisent dans les feuillages lustrés!

D'y songer, leur visage joufflu et réjoui devient plus vermeil encore, et leurs yeux vifs finissent eux-mêmes par ressembler à des myrtilles...

Quels battements de cœur et quels sauts de chevreaux quand, un après-midi, nos parents décidaient de nous conduire au bois!

La promenade était charmante, à travers un pays de chemins creux et de chemins qui grimpent les côtes, sous le sonore bruissement d'orgue des ormes et des trembles...

Les buissons ardents bourdonnaient d'abeilles. Le beau soleil d'été brillait bien haut au-dessus de nos têtes. Comme nous avions chaud! L'odeur des foins nous étourdissait. A perte de vue, les faneurs retournaient les meules. Nous coupions court à travers les

prairies et nous avions grand'peur des juments et des vaches qui paissaient çà et là, levant vers nous leur mufle humide et leurs gros yeux pensifs. Oh! ces paysages, l'or de la lumière, la vibration du ciel sur la joie exultante de la terre et du travail de Flandre... Beauté!

J'entends encore sonner sous nos talons les planches vermoulues jetées sur le cours frais et rapide de la Zwalm. Nous laissons à droite la source de Saint-Martin et, après avoir longé quelque temps des pièces de pommes de terre, de colza et de blé, nous débouchons dans la rue au Bois.

Le chemin est sinueux et pittoresque. Des ormes arrondissent au-dessus une voûte de verdure, tachetée de soleil. De loin en loin, une cassine, quiète et assoupie dans la rutilante lumière d'après-midi. Bêtes et gens sont aux champs. Par la porte ouverte du courtil, un éventail d'or se déplie sur le carrelage poudroyant. Dans le ronron endormeur du silence, la pendule poursuit infatigablement son grave tic-tac. Le chat court furtivement sur le bout de ses pattes raidies, le long de la grange, pleine d'un songe lourd. Au milieu de sa cour de poules bariolées, le coq fier, qui marche en se rengorgeant, semble être le maître du domaine.

La hâte d'arriver nous soulevait. Hé! que nous faisaient les vieux vergers, dont les branches tortues et noueuses, nous tendaient par-dessus les haies, au ventre renflé, leurs cerises vermeilles et leurs petites poires aigrelettes!

A nous, les myrtilles !

Mais en resterait-il seulement ?

Il faut savoir que, de distance en distance, nous rencontrions des bandes de marmousets, s'en revenant déjà, leur corbillon d'airelles au bras. Les joues toutes barbouillées de jus violet, ils nous tiraient en passant une langue noire comme un cul de casserole.

Très vexés, nous eussions voulu presser le pas... Mais, évidemment, nos parents n'aimaient pas les myrtilles comme nous...

Ah ! les myrtilles !

Enfin, on arrivait. Les habitations se faisaient plus rares. Aux terres cultivées succédaient des pâtures et des jachères. Çà et là, un tronc d'arbre gisait dans les ronces du fossé, et les premiers taillis recourbaient sur nous leurs feuillages clairsemés. Nous traversions le pasage à niveau de la halte du bois, une maisonnette perdue sous les verdures ; et, tout à coup, à un détour ombreux, la haute futaie nous ouvrait ses belles avenues.

Vous pensez si nous courions ! Nous enfoncions jusqu'à la cheville dans le moelleux tapis rouge de l'humus. Les feuilles mortes voletaient en bruissant sur nos pas. Oh ! l'âpre et tonifiante senteur de la sylve profonde !

En quelques bonds, éraflant nos jambes nues aux épines traîtreusement dissimulées sous les fougères, nous étions au cœur des fourrés épais, où nous espérions faire ample cueillette de baies noires.

Quelle déception! Pas un arbuste n'avait échappé aux petits gueux que nous avions croisés en chemin. Faut-il être malhonnête! J'étais d'autant plus indigné qu'à chaque instant mon pied glissait sur la mousse, de sorte que je m'affalais à plat ventre, les paumes à plat dans la glaise. Ah! les brigands! Je comprenais maintenant pourquoi ils riaient... Ce rire, je devais l'entendre bien souvent dans la vie... pour d'autres myrtilles cueillies à mon nez...

Tout de même, de temps en temps, un cri joyeux partait. Ma sœur se relevait, le teint animé, me montrant deux ou trois airelles luisantes au creux de sa main. Dieu, que c'était bon de les sentir fondre lentement sur la langue! Le plus longtemps possible nous en retenions le goût et le parfum sauvages dans la bouche.

Notre ardeur à la recherche nous entraînait parfois loin, dans la profondeur silencieuse du bois. Souvent, à la lisière, une échappée de paysage s'offrait. Le soleil à son déclin poudroyait, allongeant l'ombre des hêtres et des chênes sur le versant escarpé du mont de Rhode ou des Hérons... le nom importe peu. J'avais la sensation d'un monde nouveau, inexploré, où, le cœur battant de mes fiers et libres espoirs, j'eusse voulu vivre toujours...

Toujours!...

Hélas! dans quelques heures — j'en savais le compte —, il faudrait retourner à la ville fumeuse et triste où, pareil à l'alouette en cage, l'homme qui veut monter vers la lumière se brise le crâne contre

les barreaux. Il sera éternellement là-bas, à la frontière du Hainaut, sur les hautes terres où s'accostent les dialectes roman et thiois, le grand bois, le grand bois de mon beau pays de Flandre...

Oui, là-bas, vivant, clair et jeune... mais sans moi, qui l'aime tant...

Ne nous laissons pas aller à la mélancolie. Mon Dieu, où irions-nous?

Comme curiosités, il y a, dans le bois des myrtilles, la chapelle des trois chemins et la hutte de tante Sylvie.

La chapelle est à un carrefour, sur l'un des points culminants du bois. L'autel est derrière une grille, flanquée de deux buissons ardents de cierges et de bougies. Toutes sortes d'ex-voto décorent les murs nus. Béquilles, cœurs enflammés, réductions de bras ou de jambes en cire, pêle-mêle avec des grappes de médailles bénites. Rien de plus lugubre à la vesprée, surtout dans l'ombre des vieux arbres pensifs. Dehors, sur un endroit découvert, des bancs noirs sont rangés. Il n'est pas rare d'y trouver, les bras étendus, une pauvresse perdue dans ses prières.

Quant à la hutte de tante Sylvie, c'est une bicoque entièrement façonnée de bûches de sapin. Une terrasse l'entoure et l'on prend plaisir à y savourer le café et les tartines de pain bis de l'excellente forestière.

D'ordinaire, cependant, nous ne nous arrêtions qu'à la sortie du bois, chez le garde.

De ce temps-là, le garde, c'était Vinus-le-Long. Il avait enclavé dans la haute futaie un kiosque spacieux, où les promeneurs pouvaient se régaler de jambon salé et d'omelettes au lard. C'était charmant, parmi les murmures et les battements d'ailes des cimes mouvantes... si charmant que l'on en oubliait la bière trouble de Vinus-le-Long et les grosses chenilles vertes qui, parfois, tombaient sur la table...

Ah ! que le retour était triste, après de si bonnes heures ! Timidement, les premières étoiles apparaissaient dans le ciel pâle. Depuis longtemps la rumeur sourde du bois s'était éteinte derrière nous. Et pourtant elle nous restait dans les oreilles, de même que les conques marines gardent le mugissement sonore de la mer.

Je nous vois, traînant un peu la jambe, sur le chemin d'Opbrakel, un chemin qui, cette fois, nous paraissait interminable. Nous nous taisions tous. Avec la nuit commençante, une indicible mélancolie s'emparaît de nous. La mélancolie et la violence... tous les retours de l'âme flamande...

Et voilà mes souvenirs du bois des myrtilles, du grand bois en mon beau pays de Flandre, à la lisière du Hainaut, sur les hautes terres où s'accostent les dialectes roman et thiois... J ai bien peur de ne pas vous y avoir du tout intéressés. Pardonnez-moi de les avoir surtout fixés pour moi-même, pour la douceur de mon pauvre cœur, comme toujours !

EGLOGUE

Monté en graine, je suis un grand flandrin mince et blond, on ne peut plus gauche, aux moustaches naissantes... Mais j'ai de la fatuité... Qui n'en eut point?... Je passe un temps infini à faire bouffer, à petits coups d'ongle, les coques de mes cravates de fantaisie, devant le morceau de glace qui se dresse sur la cheminée de ma chambre, entre deux vases de verre bleu, coiffés de pivoines en papier... Sentez-vous l'odeur du savon à la violette qui flotte dans la fraîcheur blette du réduit, mêlée à celle des œillets musqués du jardin?... Tout en m'habillant, je chantonne... je siffle... Ah! ah! le ciel est bleu, implacablement bleu, d'un bleu d'étain qui promet pour ce soir... Il fait une chaleur torride... Les bourdons n'en peuvent plus, soûls de lumière aveuglante et de vin sucré, dans la coupe charnue des lys rouges... Les guêpes elles-mêmes ont cessé de vibrer, et s'aplatissent, engourdies, contre les carreaux qu'elles n'ont plus la force de remonter... L'air est lourd et chargé d'électricité... Seulement, le soleil superbe confère au paysage toutes les magnifiques splendeurs dont il dispose... Et puis, et puis, il y a autre chose...

Regardez-moi rougir devant le malicieux sourire de cousine Victorine, dont la tête, couverte d'un mouchoir bleu à pois blancs, s'est insérée dans l'entre-bâillement de l'huis :

— Ah ! le capon ! Il s'adonise encore une fois avant d'aller faire son petit tour de marché... Gare aux poulettes !...

Si vous saviez pourtant cousine Victorine !...

Ainsi, chez Broeks, au cabaret des *Trois Perdrix*, où, chaque jour, j'entre boire une pinte, en fonçant du torse de l'air le plus conquérant du monde, il m'arrive de rester bouche cousue, un quart d'heure durant, le dos à la fenêtre... L'air bourdonne de mouches, malgré les pièges où des dizaines d'entre elles se noient, à la façon du duc de Clarence, dans une soucoupe remplie de bière... Près du seuil ensoleillé, où bouge en découpure l'ombre décorative des pampres qui l'encadrent, deux maigriottes, blondes et aguichantes, font ronfler leurs machines à coudre... Il faut naturellement que je réponde à leurs avances... Les coquettes ne laissent pas de m'agacer... Si je voulais rtsquer un baiser dans leur nuque, elles ne feraient pas les dragonnes, soyez-en sûr !... Les vieux sont aux champs. Il n'y a que moi dans la salle fraîche et carrelée ,où les fenestrons surélevés ne permettent pas aux regards indiscrets de pénétrer... Mais voilà : il faudrait oser... et dame ! je n'ose guère...

Dieu ! Que je dois paraître niais !

. . . . . .

Peut-être aujourd'hui serai-je plus entreprenant... O gantières des *Trois Perdrix*, je passe cependant votre seuil lumineux, où bouge en découp-

pure l'ombre décorative des pampres qui l'encadrent... Je vais plus loin, vers le Marché, où cousine Victorine suppute en rêve mes galants exploits... Il faut, à vrai dire, que j'aie le diable au corps... La chaleur est tropicale, même à l'ombre des ormes... Les mouches diaprées et les taons gris se collent tenacement à la peluche de mon veston rayé... Obligation de se couper un rameau de noisetier pour se fouetter les flancs et chasser les insectes importuns... Eh bien, pourquoi me plaindre ? Je me promène, moi, à vrai dire en m'épongeant et le canotier à la main... Mais, de chaque côté du chemin, le paysan travaille...

C'est l'août... Où que se portent mes regards, je vois faucher le froment... Ces monstrueux coquelicots, ces gigantesques bluets que l'on découvre ça et là, sur les éteules, ce sont des serre-tête de botteleuses qui, pas à pas, suivent les moissonneurs... Beauté ! Regardez-les, ces rudes mâles, la taillole de couleur retenant aux reins leur fruste pantalon... Une chemise de cotonnade bée sur leur torse ruisselant et velu... Une sueur chaude roule dans les rides parallèles de leur front bis, où s'enchevêtre une broussaille brune ou rousse... Le sang bat à coups précipités dans leur crâne élémentaire, sur lequel tape obliquement le soleil de plomb... Obstinément, ils avancent, les dents serrées, courbés sur le fruit mûr de la terre... Pas un mot... Les épis d'or bruissent entre leurs genoux... Ils y plongent le crochet qu'ils tiennent de la main gauche; de

l'autre, ils manient avec dextérité la courte faux qui scintille et qui siffle... L'andain s'incline lentement, puis tombe... Leur crochet le jette sur le côté et, mêlé d'ivraie et d'orties, il est aussitôt saisi par les mains hâlées des botteleuses...

Quel spectacle plus émouvant ? Je regarde les hommes se relever par moments, semblables à des dieux de bronze, une étoile luisant au milieu de leur front... Une main lâche sur la hanche, les doigts noueux pendants sur la cuisse, ils portent à leurs lèvres avides la canette de grès, où tient frais le café froid ou la *bruin bier*... Leur glotte saillante a de longs frissons... Les yeux mi-clos, ils laissent le breuvage couler dans les profondeurs de leur corps en sueur... Le liquide clapote contre le fond du vase... Désaltérés, ils redressent la tête... Et leurs yeux fauves luisent avec ruse sous les buissons épais de leurs sourcils... Du revers de la main, ils essuient leurs longues moustaches... Le pot est remisé sous les blouses en tas, dans le creux d'un sillon... Et les aoûterons se remettent à l'ouvrage, d'un cœur nouveau...

Non loin de la blanchisserie et du moulin, le même spectacle se déroule, dans sa poésie antique et pastorale... Les chaumes drus rôtissent au soleil caniculaire, et leurs sections tranchantes font mal aux pieds qui s'y posent avec difficulté... Là, au milieu des arbres immobiles, on dresse les dizeaux de Missian, ce fermier basané et crépu comme le roi nègre de l'Epiphanie... Et han ! et hourt ! Les corps tri-

des se démènent, en dards de force sur la blondeur pâle de l'étendue... Je le voudrais que je ne pourrais empêcher mes pas de me porter vers l'immense pièce de terre, derrière laquelle ardent les bâtiments blancs de la gendarmerie... C'est là que, flânant il y a quelques jours, je proposai un coup de main au bénévole Missian, et liai plus ample connaissance avec l'affriolante Thérèse...

La savoureuse fleur de vie dans son plastique négligé de tâcheronne!... Je l'avais vue plusieurs fois déjà au *Lundi,* le cabaret borgne tenu par la veuve, sa mère, sur la chaussée du Chasseur... Mais sa libre dégaine ne m'était guère apparue, sous son ensacquement de dimanche... Une paysanne n'est belle qu'en sa tenue de labeur... Et, Dieu ! celle-ci l'était !...

De taille moyenne, elle avait les hanches amples et les épaules larges des Flamandes de race... Ses cheveux bruns, négligemment tordus, mordaient sa nuque bise de leurs frisons recourbés, avivés de reflets incendiaires. Ses seins fermes et ronds roulaient librement dans un corsage de toile grise... Il béait, et la blancheur dorée de sa gorge s'offrait comme un fruit bondissant, aux pointes rigides... Se baissait-elle ? Un ravin d'ombre incitait le regard à de lascives indiscrétions... Avec complaisance, je l'arrêtais au relief charnu de ses cuisses, que battait un bout de jupon rouge, ainsi qu'au galbe crotté de ses mollets nus... Oh ! son œil bovin, sous son front bas et bombé !... Oh ! la pulpe humide et vermeille

de ses grosses lèvres duvetées! Je n'étais pas le seul qu'elle affolait... Les cochets râblus de Missian rôdaient aussi autour d'elle... Parfois, derrière une meule, un geste hardi s'esquissait vers l'espalier lourd de ses rondeurs... Sa croupe avait alors un frisson agaçant... Elle repoussait l'attaque en riant, à coups de paume sur les fesses, mais il était visible que ces privautés ne lui déplaisaient point... C'était un bête superbe, un idéal païen au libre soleil de Flandre...

. . . . . .

Missian qui, de sens rassis, se contente des charmes plus mûrs de la veuve, paie une tournée générale de *bruin bier,* histoire de ragaillardir les courages défaillants... Il coule quelques *stuivers* dans la main brune et potelée de Thérèse... Et la voilà qui part, droite et placide, au soleil plombaire qui, lui aussi, paraît vouloir d'elle, et la mord de ses baisers brûlants... Les moelles échauffées, sans souci des brocards épicés qui me harcèlent, j'abandonne mes dizeaux pour suivre la tentante créature... Près de la haie qui longe le ruisseau, je l'ai rejointe, et je marche quelque temps en silence à côté d'elle... Ma gorge est sèche et haletante... Les battements de mon cœur sont précipités... J'entends le bruit mat que font dans la poussière blonde les pieds nus de ma faunesse... Nous nous regardons à la dérobée; nos lèvres frémissent... Et soudain une gravité immobilise nos traits... Le désir naît

en nous, impétueusement... A peine entrés dans la bibine, dont portes et fenêtres sont larges ouvertes, nous nous prenons, avec un gloussement nerveux... Oh ! le goût de pain et de sang de ses lèvres, l'irritante chaleur de son corps souple et charnu !... Autour de nous, les odeurs s'exaspèrent... Les pavots, les tubéreuses et les passeroses distillent pour notre fièvre leurs plus âpres encens...

. . . . . .

L'avertissement d'une toux... Des pas lourds sur le carrelage du vestibule... Il faut dénouer la délicieuse étreinte... Etourdis et enflammés, nous réparons tant bien que mal le désordre de notre vêture... Je suis un peu confus, mais paie cependant de mine... Ce n'est, heureusement, qu'un client de passage, un étameur noiraud, sa batterie de casseroles sur le dos... D'ailleurs, les jeux d'amour sont monnaie courante au *Lundi*... Nul ne s'en offusque, chacun y étant admis, moyennant une dépense proportionnelle... Le trimardeur se borne à ricaner et, bon garçon, je lui offre une pinte, qu'il vide jusqu'à la dernière goutte...

. . . . . .

Mais le ciel s'est peu à peu couvert... Derrière une avant-garde de petits nuages détachés, qui n'avaient rien de bien effrayant tout à l'heure, un gros de nuages noirs, bordés d'un ourlet livide, et roulant lourdement les uns par-dessus les autres, est arrivé

du sud, a finalement envahi la moitié du ciel... Une seconde armée se porte rapidement à sa rencontre, précédée de sa cavalerie légère... Il ne reste au-dessus du pays qu'un mince espace de ciel bleu... Il est évident que la bataille va s'engager bientôt ...

Des coups de canon brefs et isolés l'annonçaient depuis une demi-heure déjà... Tout à mon amoureux déduit, je n'y avais guère prêté attention, prenant les plus bruyants pour des explosions dans les carrières de Lessines, à trois ou quatre lieues d'ici... Mais voilà que le jour s'obscurcit tout à coup... Au frisson court des feuillées succèdent d'impétueuses rafales qui vous secouent les vergers de la belle façon, rebroussent l'herbe des pelouses et soulèvent des colonnes de poussière sur la route... Les premières gouttes tombent, tièdes, pesantes, étoilant largement le sol... Cela devient sérieux... Une dernière caresse à Thérèse, excitée comme une chatte, et je me sauve...

Pas encore de grands éclairs... Rien que de fauves lueurs au-dessus des peupliers et des bouleaux, dans la direction du Oudenberg, de Grammont... Mais elles sont suivies de grondements sourds et prolongés qui me talonnent... Dame ! j'ai un bon quart d'heure d'ici le *Coin des Tisserands !...*

Çà et là, dans les cassines, soudain mornes et inquiètes, une lumière pauvre vacille. Des feux follets processionnent aux quatre coins des masures, que l'on asperge d'eau bénite, en psalmodiant l'invocation à Saint-Jean... Les chars de blé s'engouffrent

dans les granges, en criant sur leurs essieux... Bêtes et gens se hâtent... Je croise des troupeaux houleux, que les petits vachers attentifs poussent devant eux, à grands coups de gaule sur les échines :

— Hue ! Mie... Lise... Zwarte...

Les vaches ont un trot pesant, dans le balancement de leurs larges flancs tavelés et couverts de bouse... Une bave argentée file à leur mufle, verdi par la mousse des arbres, dont elles ont brouté les jeunes pousses... Et une odeur d'herbage et d'étable les suit, entre les clôtures secouées par les sautes de vent...

Subitement l'averse crève, avec un ronflement de tambours battant la charge... Une trombe martèle le sol, interposant un rideau de hachures blanches entre le paysage et mes yeux... Je relève mon collet, puis, les coudes collés aux flancs, je galope à travers l'étendue...

Crac ! Un éclair immense, aussitôt suivi d'un épouvantable fracas, roulant d'un bout à l'autre du ciel, qui semble s'écrouler... J'ai la vision rapide d'un toit rouge couronné de panaches blafards, puis tout rentre dans l'obscurité... Crac ! bourou-boum... boum... boum !... Des flammes aveuglantes écartent violemment les blocs de nuées funèbres... Immédiatement, la muraille menaçante se referme sur ses brèches vertes ou pourpres... Et une peur me gagne, dans cette terreur tumultueuse, où se multiplient les éblouissements... Ta - ra-que-ta-tak-bou-rou-boum... boum... boum !... La foudre n'est pas tombée à plus de cent mètres de moi, dans une pièce d'avoine, sou-

dain illuminée par une nappe de clarté fulgurante... J'ai fait un bond de côté... Mes souliers pleins d'eau glissent sur la terre délayée en boue liquide... Je cours à perdre haleine entre les épis ruisselants, qui me fouettent et m'arrosent à mesure... Là-bas, la cloche propitiatoire de Hemelverdegem sonne sans discontinuer... Et c'est lugubre, ce tocsin dans la nuit, où le tonnerre rugit et frappe au hasard meules et chaumières. . . . . .

. . . . . .

Vous est-il arrivé de sortir à la campagne, aussitôt après l'orage?... Parfois un double arc-en-ciel enjambe le paysage, diaprant les nuages qui se disloquent en d'ultimes convulsions... L'averse s'achève en une fine brouée musicale et scintillante, qui grésille sur les flaques d'eau... Bougons et maussades, les épicéas et les noyers secouent leur tunique verte, criblée de perles de cristal prismatiques... Les merles, les étourneaux et les pinsons se remettent à vocaliser... A nouveau, des vols étourdis de passereaux se poursuivent à travers les pommiers luisants... C'est une secouée joyeuse de plumes et, au bord du toit qui ruisselle encore dans la rigole, une pie lisse soigneusement ses plumes lustrées...

Avez-vous aspiré à pleins poumons l'odeur saine et forte de l'argile détrempée, sur laquelle s'étalent, en faisant plok, les bonds lourds des crapauds pustuleux, et se suivent à la file les sauts agiles des rainettes vertes, aux yeux fixes, aux branchies diaphanes et

haletantes!... Comme le ciel était pur et brillant, dans le crépuscule naissant... Avec quelles délices vous avez allumé votre pipe en regardant, du seuil de la maisonnette, des îlots cuivrés ou violâtres voguer lentement à l'horizon jonquille et vert-d'eau, où le soleil, dépouillé de ses rayons, mais toujours magnifique, descend avec sérénité... Dites! qu'il faisait bon revivre dans une sécurité nouvelle, en pensant au matin virginal qui suivrait...

. . . . . .

PAR LES CHEMINS

I

...On toque à ma vitre :

— Debout, donc !... Voilà le temps !...

Je m'éveille en sursaut, les yeux clignotants et effarés. Il fait encore nuit... Dehors, un étrange grésillement, dont je ne m'explique pas très bien la cause. Est-ce que je rêve ?... Mon trouble ne dure guère... De nouveau, on heurte le carreau... Et, dans son quadrillage de baguettes mastiquées, vaguement j'entrevois la grande barbe noire et la casquette du cousin Dries...

— Hé ! Pirco... paresseux !...

Pirco, c'est moi, bonnes gens... Ne vous étonnez pas... Et voilà que me revient la promesse faite, l'autre soir, à la grande barbe noire, entre un plat d'endives au lard et une pinte de vieille *bruin bier* mousseuse...

Ne sommes-nous pas convenus d'aller à Synghem, un des relais du raid militaire qui se court aujourd'hui de Bruxelles à Ostende ?... Tout réjoui, je n'ose crier : J'arrive !... à cause de la paralytique Dila et de ma sœur Blanche qui dorment encore derrière le paravent... Mais, à tout hasard, je fais dans l'obscurité un signe d'intelligence à la grande barbe

noire... En même temps, je rejette au loin mes couvertures et bondis sur l'aire de terre battue...

Brave barbe noire!...

Elle se fait une fête de pousser avec moi une pointe... là-bas... aux rives du grand Escaut...

Il faut dire que les barbes noires de la Haute-Flandre n'ont pas souvent l'occasion de se distraire...

Hier soir encore, dans la salle basse où ses trois filles faisaient ronfler leurs machines à coudre de gantières, celle-ci m'a dit pour la centième fois:

— Faut partir à l'aube, Pirco... C'est le meilleur moment!...

Il me semble — mais je n'en jurerais pas! — que c'était aussi l'avis des trois machines à coudre... Oh! leur soupir en pensant aux belles routes... au vent qui fait onduler les blés d'or... et au grand soleil de Flandre... ce soleil de kermesse, qui fait fleurir des pivoines aux joues des belles filles. Hélas! le soleil de kermesse ne brille pas souvent pour les belles filles... qui sont derrière des machines à coudre...

Brrr!... Avec un petit frisson j'ai ouvert la fenêtre et allongé la main dehors...

Ah! mes enfants, il pleut!...

Ça fait un drôle d'effet, ce ruissellement continu de l'averse, dans le noir lugubre de la nuit...

J'en ai la figure toute changée... Heureusement, la barbe noire vient à mon secours...

— Ça ne fait rien, Pirco... Pluie au point du jour, soleil à midi!...

Oui! vive la météorologie des barbes noires... Je

lui donne plus de créance qu'aux vaticinations des savants de l'observatoire...

Moederke s'est dévouée hier soir... La cuvette est toute prête sur une chaise... Sous une autre, mes bottines bien cirées m'attendent... Et le pain et le beurre sont en évidence sur la table, à côté de la cafetière...

Hâtivement, je m'habille dans les ténèbres... Un bref coup de peigne... Un nœud de cravate approximatif... Me voilà équipé...

Dans sa gaine de noyer, l'horloge de la cuisine a filé trois coups graves et enroués qui résonnent longuement par le silence de la maison...

Houste!...

Je me leste d'une tasse de café froid, allume ma pipe et tire le loquet...

— Nous déjeunerons à l'auberge — ricane la grande barbe noire en me serrant la main... Et elle vous a un clappement de langue des plus prometteur... Décidément, je n'ai qu'à me laisser conduire...

Sous l'averse, le gloria de mon parapluie ronfle comme un tambourin... De la petite boule qui termine chaque baleine, un filet clair ruisselle sans discontinuer... La grande barbe ne s'en émeut guère... C'est qu'elle est habituée, cette barbe!... L'ondée a beau s'acharner sur elle, la transpercer jusqu'aux os, elle n'en continue pas moins à balancer, d'un air goguenard, le rondin suspendu à son poignet par une menotte de cuir... Elle en a vu bien d'autres!...

Dites, le délicieux arome de notre tabac de Flandre, à la pointe du jour?... Je l'ai coupé moi-même, par minces rondelles, la torquette bien appuyée sur du bois dur... Il est âpre, gras, juteux... Il me fait tousser et m'emporte le palais... Mais au moins il me tient éveillé, sous le monotone et soporifique flic-flac de la pluie!... Par exemple, tout dort autour de nous : les haies transies, les vergers frissonnants et, sous les verdures mouillées, les vieilles cassines, aux murs de torchis craquelés, au toit de glui qui s'abaisse, d'un air taciturne, sur les petites fenêtres inégales, encadrées d'aristoloches et de vigne vierge...

Ah! odeurs, odeurs de la terre natale, comment vous oublier?... Quelle tristesse de ne plus pouvoir en emplir ses poumons, comme l'homme de mer, bondissant sur la vague, aspire l'iode et le sel du large!...

Odeurs!...

C'est la menthe et la vanille des haies; la senteur poivrée des poireaux et du thym; l'exhalaison corsée des céleris; l'évent énergique des choux... C'est le musc pénétrant des œillets... le parfum ensorceleur des roses... l'intense griserie de l'héliotrope... C'est aussi la forte puanteur des fumiers, mariée à la fraîcheur salubre des herbages glauques, où nos foulées s'indiquent en sillons d'émeraude...

En route!...

Le sentier d'ocre rouge où nous nous sommes engagés, passé l'ex-voto du hêtre, à la croisée des

chemins de Segelsem et d'Elst, dévale rapidement entre des courtils fleuris de lys safranés et de capucines amères... Dans le fouillis des obiers et des sureaux, des fermes se pelotonnent sur elles-mêmes, vétustes et déhanchées, telles qu'un Seghers ou un Sibberechts les eût peintes... L'endroit se dénomme Cleystraet — rue d'Argile... De vrai, nous pataugeons jusqu'à la cheville dans une boue jaune et consistante... Nous laissons à notre gauche un boqueteau, perdu parmi les éteules, et, après avoir gravi sur un raidillon assez escarpé, nous débouchons enfin sous les grands arbres de la route d'Audenarde...

Quels arbres!... Peut-être ont-ils garanti du soleil, autrefois, les mousquetaires gris et les chevau-légers du Grand Roy!... Ils sont si vieux!... Non, qui n'a pas vu nos arbres, et n'a pas respectueusement caressé de la main leur écorce imbriquée et rugueuse, ne peut aimer ni comprendre un paysage d'Emile Claus!... Dans ma jeune vie, j'ai déjà vu beaucoup d'arbres... J'ai admiré le chêne millénaire de Lummen, ce héros couvert de chancres, de pustules et de mousse, auquel mon cher maître m'avait conduit comme à une cathédrale... Aucun ne m'impressionne comme les géants de la Haute-Flandre... Il est vrai qu'il y a bien des raisons à cela... Ami lecteur, j'en fais l'humble aveu...

J'aime surtout les ormes de la grand'route d'Audenarde... Ils me rappellent tant de choses!... Le vent d'Ouest les a furieusement tordus dans tous les sens... Mais ils s'arc-boutent au sol de toute leur

volonté de vivre... Ils semblent défier le traître vent de la mer... Oh! rien ne pourra les arracher à la terre patriale... rien... si ce n'est le boulet de l'envahisseur ou la cognée de ses esclaves... Hélas! on me dit qu'ils n'y ont pas failli...

Peu à peu, l'averse se résoud en une fine brouée, une poussière de gouttelettes adamantines, qui bruit musicalement à travers les feuillages frissants... Le paysage apparaît tout brouillé, comme au travers d'une résille à mailles serrées... Surpris, je pousse la tête sous mon parapluie... Le ciel est devenu floconneux... Çà et là, un petit bout de bleu se montre timidement...

— J'avais raison, hein ? fait la grande barbe noire, en indiquant de la pointe de son bâton ferré les bandes orange, jonquille et vert d'eau qui lament l'horizon, du côté d'Audenhove-Saint-Géry...

Je suis trop content pour ne pas en convenir, et je promets de payer la goutte au premier bouchon... Mais avant cela, il faut abattre bien des kilomètres encore... A la fin le clairon enroué des coqs sonna la diane... Ce fut l'éveil des fermes et des cassines... A grand fracas, les vantaux des portes charretières se rabattirent contre les murs... Des chiens hurlèrent au fond des cours, et des chartils se mirent à rouler, dans un grincement discord d'essieux mal graissés...

Sur le territoire de Boucle-Saint-Blaise, nous avisons une auberge de belle apparence et entrons y humer le piot...

II

Comme nous sortons, ragaillardis par une fraîche lampée de genièvre — le diable emporte les bons templiers ! — un prodigieux spectacle se découvre à mes yeux...

A l'infini, la terre de Flandre... La belle terre de Flandre, gazée de brumes mauves, avec les ondulations assez fortes qui la caractérisent dans la région ; ses coteaux gris perle, où court la ligne bleue des bois ; les îlots vermillon et vert céladon des villages ; les longues files de trembles des prairies... Par là-dessus, la profondeur intense du firmament... un firmament d'une virginité adorable, aux fraîcheurs de pastel... un firmament de lait, parsemé de pétales de roses et d'hortensias, où le mince croissant de la lune achève de se dissoudre en riant...

Lentement, le soleil montait... Un peu avant son apparition, des cascades de clarté avaient ruisselé entre les bouquets d'arbres, d'un violet intense... La crête des collines s'était réchauffée de vermeil, tandis que les fonds restaient emplis de brouillard, roulé en volutes épaisses... Maintenant, tout baignait dans un poudroiement d'or... Vers le zénith,

des nuées lilas se dispersaient... Un rutilement criblait les feuillées de paillettes de feu et faisait reculer l'ombre frissonnante dans les taillis... Çà et là, l'aiguille d'argent d'un clocher brillait, parmi les coquelicots vifs des toits de tuiles et le vert d'émeraude des bosquets...

C'était le matin...

Un paysan nous indiqua la route, et nous descendîmes vers l'Escaut...

. . . . . .

III

Ma Flandre... ma Flandre au soleil d'avant-midi... L'odeur du fleuve qui vient par bouffées... Les ruelles encaissées, où le soleil ne pénètre que par ricochet... Le silence humide et vert des culs-de-sac, où ronfle le ticotis d'une machine à coudre, où retentissent les coups de maillet du tonnelier, où part soudain le cri perçant d'un perroquet... Et les placettes, les jolies placettes bordées d'ormes et de tilleuls, comme celle d'Audenhove, où est née ma mère... les placettes d'ombre et de soleil, où bée le porche d une église toute blanche, où flotte une vague odeur de roses et d'encens, le jour de la procession...

Je revois les humbles boutiques avec leur seuil surélevé, leur claire-voie jaune, où copte par moments la clochette fêlée qui annonce l'entrée d'un chaland... les carrioles, perchées sur leurs hautes roues, qui attendent devant les auges vides d'*In 't Wit Peerd* ou d'*In de Warande* (1)... et les pruniers du couvent, aux murs éblouis, chaperonnés de tessons de bouteilles, son murmure assoupi de voix

(1) « Au Cheval blanc », « Au Jardin de plaisance ».

enfantines, qui psalmodient un cantique ou ânonnent l'abécé...

Dans notre marche sur l'Escaut — que nous ne vîmes d'ailleurs pas, ce jour-là — en avons-nous traversé, la grande barbe noire et moi, de ces charmants villages tous pareils !

J'en ai vu où j'eusse souhaité vivre et... mourir, comme Mignon... Des bourgs perdus où l'on m'eût tout à fait oublié, au cas que je me fusse avisé d'y aller planter mes choux, en haine des villes et de leur train... Le fumier dégorge son purin à la grille du cimetière, sur lequel l'église étend jalousement son manteau d'ombre... Un chêne râblu, contourné à souhait, projette ses branches puissantes sur le fumier et l'enclos... Les poules picorent paisiblement entre les tombes, envahies de mauvaises herbes en fleurs, tandis qu'un coq, guindé sur la traverse d'une croix penchée et dévorée par les tarets, jette dans l'air lumineux son cocorico éclatant...

Et nous longions des prés, des prés immenses, éclaboussés de soleil, où se déplaçait lentement, au gré de la brise, l'ombre composite, à la fois bleue, verte et mauve des peupliers... Un bruissement sans fin peuplait le silence heureux... Quelquefois, la stridulation des grillons s'exaspérait dans les graminées torrides; un bourdonnement d'abeille sauvage traversait l'air brusquement. Çà et là, le bétail broutait ou ruminait. Le galop fou d'un poulain faisait sonner la terre grasse. Et, le mufle ruisselant

de filets d'argent, les vaches blanches et rousses se désaltéraient à l'abreuvoir, où les saules trempaient en frissonnant leur chevelure d'or...

C'était la Flandre...

Le parapluie sur l'épaule, un rameau feuillu à la bouche, je marchais enivré entre les hautes haies qui sentent bon le cassis et la menthe, où tremblote çà et là le prisme étincelant d'une goutte de rosée. Le bourgeron indigo des valets de ferme, le caraco rose des servantes se démenaient activement dans le matin...

On défait les meules, on charge les gerbes, les chartils roulent dans les drèves, avec le bruissement de leurs dizeaux blonds, qui frôlent les troncs moussus... Et le clic-clac allègre des fouets ponctue les cris joyeux des aoûterons...

Mère Flandre était heureuse... Elle travaillait... Le génie de la guerre n'avait pas encore fait voler son quadrige à travers ses moissons!...

IV

... Du raid militaire, naturellement, je ne me rappelle pas grand'chose... Je revois un gros village, propre et cossu, tout grouillant de touristes débarqués d'Audenarde ou de Gand, des jumelles de courses en sautoir.

... Au-dessus du moutonnement bigarré de la foule en liesse, le colback à plumet des gendarmes oscille... Un remous nous emporte... Des applaudissements crépitent, dégénèrent en hourras frénétiques... C'est le vainqueur qui arrive, un brave petit Français, le lieutenant Madamet, des dragons, un dolman bleu ciel, une vision d'aisance et de grâce, dans un sourire, la cigarette aux lèvres, le dos de la main légèrement appuyé sur la cuisse, en pantalon rouge... A peine a-t-il signé au contrôle qu'un nouveau cavalier se présente, le capitaine Joostens, des guides, un Belge, un vaillant, à la haute stature... Bravos et coups de chapeaux... Puis, c'est l'uniforme khaki d'un officier anglais, raide et flegmatique sur son demi-sang, moucheté de boue, des paturons à la croupe... La barbe noire a un hochement de tête apitoyé :

— Le cheval est fourbu... Ecoutez le souffler... Il n'ira plus loin... Pauvre bête!... Si c'est permis!...

Je lis dans ses yeux la réprobation que lui inspire ce gaspillage de forces et d'argent. Crever inutilement un animal de prix, quand il devait, lui, Dries Maes, se contenter, par misère, d'un bœuf pour labourer!...

— Venez-vous, Pirco?... Je ne trouve plus ça intéressant...

C'est aussi mon avis. Mais est-ce bien pour le raid militaire que j'ai poussé jusque Synghem?...

. . . . . .

Le retour fut délicieux, par une belle après-midi d'août... La barbe noire m'entraîna chez toutes ses connaissances, et Dieu sait si elle en a, de Synghem à Nederbrakel : quatre lieues de France, au moins!... Je n'aurais eu garde, au reste, de me plaindre... De ma vie, je n'ai mangé tant de jambon!...

C'était de belle viande rose, ourlée de graisse blanche, onctueuse et fine... Elle fondait littéralement sous la dent, et, après tant d'années, l'eau m'en vient encore à la bouche... Le malheur, c'est qu'elle était diablement salée... Je dis le malheur, parce que cette circonstance nous amena à vider plus de pots qu'il n'eût fallu... En avons-nous passé des litres de *bruinbier*, claire et sapide, sur la soif ardente de nos palais en feu!... La barbe noire riait comme une petite folle... Elle me fit par le menu l'histoire de sa vie, et j'en appris de drôles, ce jour-là!... Heureusement que j'étais bien jeune : dix-sept ou dix-huit ans... Cela ne tirait pas à conséquence... Nous

épaulant l'un l'autre, tant bien que mal nous rentrâmes au *Coin des Tisserands*... Il était près de minuit... Les étoiles scintillaient...

— Une dernière tranche, Pirco, avant de s'aller coucher?... Qu'en pensez-vous?

Ce que j'en pensais?... Ah! dame, je ne savais trop... Au reste, je ne m'appartenais plus... La barbe noire avait passé son bras sous le mien... Un peu dégrisée par sa longue marche au grand air, regrettait-elle déjà ses confidences?... J'incline à croire qu'elle appréhendait l'accueil qu'allait lui faire la ménagère, et que je devais en quelque sorte lui servir de bouclier contre une explosion de reproches éventuelle... Le fait est que la cousine, qui attendait son homme en sommeillant au coin de l'âtre, nous reçut plutôt fraîchement...

. . . . . .

Huit jours avant la déclaration de guerre, je me trouvai un matin nez à nez avec la barbe noire, à l'*Epi d'or*, sur le Marché...

— Eh bien! cousin, me dit elle, en riant à faire trembler les vitres, quand donc irons-nous encore à Synghem?

...Synghem, les clairs chemins de Flandre... Ah! ma pauvre barbe noire, les reverrons-nous jamais?

UNE SAINTE SELON MON ÉVANGILE

Bid voor de ziel van Coleta De Geeter, weduwe van Francies Maes, geboren te Nederbrakel den 28 October 1833, en aldaar overleden den 21 November 1909, versterkt door de HH. Sacramenten.

(Priez pour le repos de l'âme de Colette De Geeter, veuve de Francis Maes, née à Nederbrakel le 28 octobre 1833, et y décédée le 21 novembre 1909, munie des SS. Sacrements.)

... On vient de m'étendre dans mon lit... Sur la serviette humide qui m'enveloppe le mollet gauche s'élargit une tache de sang. Le membre a des mouvements spasmodiques, heurte à chaque instant le fond de planches de la couchette... Et comme je ne cesse de gémir: «Oh! ma jambe! tenez donc ma jambe! » le gros fermier Vital l'immobilise... en s'asseyant sur ma cuisse...

Il y a bien trois heures que le cousin Camille, ses sabots à la main, a couru chez le docteur au village... Où donc reste-t-il, ce docteur?... Grelottant de fièvre, la bouche et les poings serrés, j'attends le praticien, probablement en tournée... A brefs intervalles, d'atroces lancinements m'arrachent une plainte sourde...

Oh! qu'il fait sombre et triste dans la petite chambre au plafond de poutres noires!... Par l'unique fenêtre qui l'éclaire, à ma droite, le jour fuit peu à peu, à la manière d'une eau qui s'écoule... Autour de moi, des allées et venues, des pas qui glissent sur l'aire de terre battue, un chuchotement de voix apitoyées... Il faut croire que c'est grave!...

Je souffre trop pour me rendre compte de mon état... Mes oreilles bourdonnent... Des papillons écarlates et noirs dansent fantastiquement dans mes yeux... De ce qui s'est passé, il ne me reste qu'un

souvenir confus : le ruissellement rouge et tiède de l'hémorragie sur ma chaussette, le grand cri d'épouvante de ma sœur, et puis ma chute sur le fumier, des gens qui s'empressent, qui me soulèvent et me transportent avec d'infinies précautions...

Dans la pénombre quelqu'un murmure :

— C'est en voulant cueillir des poires...

Hélas ! oui... La convoitise m'a perdu... Tout se précise maintenant... Les jambes nues, avec des bonds de poulain lâché, j'entre dans le courtil du cousin Dries... Les beaux fruits tentateurs pendent, en grappes dorées, au-dessus d'une couche à melons... L'eau m'en vient à la bouche... Il faut dire que j'avais si diablement soif !... Me voilà sur le rebord en briques de la couche... Un faux pas, un tapage de carreaux brisés : c'est ma jambe qui vient de passer à travers le châssis !... Quand je la retire, une plaie affreuse bée au milieu de mon mollet gauche... Un éclat de vitre a fait coin et est entré dans ma chair, à une profondeur de plusieurs centimètres...

— Je vous félicite, — grommelle en français une voix inconnue, — une ligne de plus, et l'artère était sectionnée !...

C'est le médecin !... M'appuyant sur le coude, je me retourne, et j'esquisse un faible sourire, en reconnaissant la bonne figure rougeaude et les moustaches blondes du docteur N... Mais, diable ! elle n'a pas l'air rassurant !...

— Hé! mon garçon, vous vous êtes préparé de jolies vacances, à ce que je vois!

— Oh! Monsieur le docteur, je m'étais promis tant de bonheur, pour la première fois qu'il m'était permis de passer six semaines en Flandre!... J'ai tant, tant de chagrin!... Si vous saviez!... Et maintenant vous me dites cela...

Une larme brûlante jaillit de mes yeux et roule jusqu'à ma bouche, où elle laisse sa saveur amère... Mais si je pleure, ne croyez pas que ce soit à cause du mal, oh! non, ne le croyez pas...

— *Moederke!* (6) Hé! une marmite d'eau tiède... deux seaux... une cuvette... et la lampe, s'il vous plait!...

Vous ne pouvez vous imaginer quelle animation il y a, tout à coup, dans la petite chambre obscure et fraîche!...

L'un prend avec respect la canne et le chapeau de M. le docteur, puis les étale, comme si c'était le sceptre et la couronne de Sa Majesté le Roi, sur le lit de ma sœur, à l'autre bout de la pièce; le suivant va tirer plusieurs seilles d'eau du puits; un troisième accourt avec les récipients demandés et les dépose religieusement sur la table... Chacun tranche du nécessaire et s'empresse de son mieux... Seul, le gros fermier Vital ne se départit pas de son air grave et impassible... Dame! il faut bien que ma jambe reste immobile... Et, dites-moi, qui pourrait

(6) Petite mère.

mieux la maintenir que le gros Vital Lateur, avec son corps bien nourri et massif, qui pèse sur ma cuisse?...

Le docteur lui a soufflé quelque chose dans l'oreille, au gros fermier Vital Lateur. Le brave homme se rengorge, rougit de plaisir et promène avec plus de fierté et plus d'assurance les regards autour de soi...

Qu'est-ce donc qu'ils vont faire?... J'ai vaguement entendu les mots: Pas employer le chloroforme... ai besoin de vous... du sang-froid et de l'énergie...

— Vous n'allez pas me couper la jambe, n'est-ce pas, docteur?...

Mes dents claquent d'épouvante... Une sueur froide me coule le long de l'échine, et je fixe, sur la face impénétrable du praticien, des yeux fiévreux, qu'un indicible effroi dilate...

Il a pitié de moi, le docteur, et il veut bien me rassurer, d'un ton négligent, tout en retroussant jusqu'à la saignée les manches de sa chemise blanche et en ouvrant sa trousse... Elle est effrayante, cette trousse!...

De loin, je vois luire perfidement un tas de méchants petits ciseaux et de minuscules scies d'acier, qui serviront à Dieu sait quoi, et qui vous ont un cliquetis à donner la chair de poule... Et, s'il vous plaît, dites-moi ce que signifient ces ficelles transparentes, que M. le docteur saisit avec soin entre le

pouce et l'index, avant de les mettre tremper dans l'eau tiède?...

Si ces préparatifs ne font guère impression sur le gros fermier Vital, il n'y a pas que moi qu'ils glacent jusqu'à la moelle...

Veuillez vous tourner vers la porte, une humble porte aux ais disjoints et surélevée d'une marche, si mes souvenirs sont exacts...

Par cette porte, une vieille *Metse*, dont les cheveux gris sont serrés dans un mouchoir rouge, vient d'entrer sur la pointe de ses pieds nus... Et, en même temps qu'elle, un rayon de lumière pourpre et fuligineuse a fait son apparition... un rayon qui dissipe un peu les ténèbres commençantes, et autour duquel se mettent à danser follement des douzaines de moustiques et de phalènes...

— Ah! la lampe, fait M. le docteur avec un soupir de satisfaction...

Oui, c'est la lampe, Monsieur le docteur, mais c'est *Moederke* surtout...

Pauvre *Moederke!*... C'est à peine si elle ose regarder de mon côté; et, bien qu'elle la tienne à deux mains au-dessus de son visage effaré, la lampe de faïence blanche tremble... mon Dieu! qu'elle tremble!...

— Un peu plus haut, si possible!

Elle a un brusque sursaut et monte de quelques lignes, cette lampe... Il est visible qu'elle n'est pas à son aise; et quand, sur le morceau de toile cirée brune qu'il a fait tendre à travers le lit, M. le doc-

teur détache avec précaution mes bandages et découvre l'horrible plaie souillée de sang noir, sur laquelle il se penche, les lèvres serrées, son mouvement de recul est tel qu'elle manque de choir...

— Mère de Dieu! s'exclame la paralytique Dila, en se dressant péniblement sur son grabat et en menaçant *Moederke* de sa béquille..

— Si vous ne pouvez pas la tenir plus fermement, passez-la moi, dit aigrement la grande et sèche Elodie, en haussant les épaules et en décochant à sa mère un regard hostile...

La lampe a un geste énergique de dénégation... Elle est cependant rude, l'épreuve à laquelle elle est soumise, et elle avait bien raison de suspecter les petits instruments brillants et les ficelles transparentes de M. le docteur... Pendant que la rude poigne du gros fermier Vital me tient en respect sur le matelas, cruellement une aiguille d'acier pénètre dans ma jambe... Je me tords de douleur et étouffe des hurlements dans le coin d'un drap de lit, que je déchire à belles dents...

— Mon petit Pierre! mon pauvre petit Pierre! sanglote éperdument *Moederke*...

La lampe tressaille plus fort entre ses mains ridées... Jusqu'à la fin de l'opération, qui durera trois quarts d'heure, elle ne cessera pas de tressaillir, cette lampe... Et des larmes ruisselleront silencieusement sur les joues roses de *Moederke*... des larmes qu'elle ne peut pas essuyer... à cause de la lampe...

En elle, tout était amour et dévouement... Quand les peintres mystiques voulaient représenter une sainte Anne en prières, ils ne prenaient pas d'autre modèle qu'une petite vieille de béguinage, avec la douceur triste de ses yeux gris baissés et le frémissement des salutations angéliques sur ses lèvres pâles... Oh! tante Colette, vous ne figurerez jamais sur un volet de triptyque, avec la robe violette et la cornette blanche de la Mère de Marie... Cependant quel chef-d'œuvre un primitif nous eût laissé de votre grand air de mélancolie et de résignation!... Mais avez-vous jamais songé à cela?... Comme vous m'en voudriez, si vous saviez que je vous consacre ces pages!... Ce qui me rassure, c'est qu'elles ne parviendront jamais jusqu'à vous... Et puis, elles sont écrites en français — la langue des seigneurs, comme dit l'excellent Vital Lateur...

Oh! tante Colette, c'est aujourd'hui dimanche... Il y a bien longtemps de tout ce que je viens de raconter, et pourtant, je pense à vous... Mon cœur, resté si enfant, se répand en paroles émues et reconnaissantes... Bénies soient les larmes pures que vous avez répandues sur moi!... Je ne les ai jamais oubliées!... jamais!...

Vous n'êtes cependant qu'une pauvre paysanne de Flandre... Mais votre âme est si belle, que je voudrais lui donner pour demeure éternelle le tabernacle d'or de Saint-Bavon de Gand... Oh! laissez-moi me souvenir encore...

Je me vois allongé sur ma paillasse de zostères,

mes mains bien amaigries posées à plat sur les draps... Ma sœur Blanche a ouvert la fenêtre... Le frais matin de septembre caresse mes cheveux et m'apporte les doux parfums du jardin... Toc! toc! à la porte basse, aux ais disjoints... C'est tante Colette avec son plateau, sur lequel il y a deux bonnes couques beurrées et une tasse de chocolat fumant... Depuis mon accident, chaque jour elle m'arrive ainsi, avec son air effacé et timide...

Elle me dit bonjour et puis, furtivement, elle s'en va; et son sourire, ce sourire si lumineux et si doux qu'il fait songer à celui des saintes du Paradis, emporte en disparaissant un peu de la clarté qui inonde la chambre...

Comme elle est active!... Moi, que le mal empêche de dormir, je me rends compte maintenant de la somme de travail qui tient dans la journée du paysan... A peine l'aube frissonne-t-elle au bas du ciel que des sabots claquent sur le carrelage de la cuisine... Un murmure de voix s'élève... Des portes battent... J'entends fourgonner dans le poêle, remuer seaux et marmites... Ensuite la chaîne grince sur la poulie du puits, la seille remonte dans un râle du treuil, un flic-flac d'eau renversée... Une bonne odeur de lard frit ou de champignons des prés, rissolés dans le beurre, me chatouille agréablement les narines: je suppose que c'est Camille qui déjeune avant d'aller faucher le regain... Puis, c'est un renâclement de cochon, le bref et sourd mugissement des vaches à l'étable... Par moments, des fronts encornés

heurtent impatiemment les murs, et j'écoute tante Colette qui gourmande sa fille Victorine :

— Vous reprendrez vos gants tout à l'heure. Il faut paître les bêtes...

Malgré la brûlure douloureuse de ma plaie, je pense qu'il fait bon vivre ici... De lointains mugissements m'arrivent... La chaleur de septembre s'accroît... Par la fenêtre ouverte, je vois flotter sur les prairies un brouillard bleu... Midi... La campane du couvent d'Opbrakel tinte l'*Angelus*... Un frelon entre dans la chambre en bourdonnant... Une somnolence me gagne... Je laisse tomber mon Molière sur le lit et m'endors comme un bienheureux...

...Le crissement énergique de la brosse, un claquement sonore de torchons dans les coins... C'est samedi. Un peu de fumée mauve tirebouchonne à la cheminée du fournil, sous les noyers... Lentement les grands pains blonds se dorent à la flamme des brassées de cotrets... Et il y a toujours, sur la pierre réfractaire, une couple de tartes aux mirabelles ou à la frangipane...

...Dimanche dans le ciel si bleu et sur la terre si virginale... Un recueillement religieux engourdit la campagne... Je tressaille de bonheur en entendant le pas du messager qui apporte les journaux de Bruxelles, la voix plaintive de la paralytique Dila, qui égrène son chapelet ou psalmodie, parmi les roses et les œillets du jardin, ses béquilles dans l'herbe, à portée de sa main... Dans le frisson doré

de l'air, les trois coups espacés de l'Elévation se détachent... Pieusement, les pivoines inclinent leur tête vermeille et lourde... L'encens des roses humides monte plus fort; et, dans la coupe éclatante des pavots, les bourdons, ivres de lumière et de liqueur sucrée, cessent un instant de vibrer...

...Dirai-je la rentrée de la récolte, la chanson, entremêlée de cris joyeux, des enfants, juchés tout au haut du tas d'or mouvant :

Kou-ka-lou-re-lau,
Vive van onzen haaniau!
De laatste voer is op de baan,
Om naar de schuur te gaan!... (7)

et le long bruissement des gerbes frôlant les houx qui les peignent?... Dans le lointain, des coups de pistolet pétardent: C'est une noce villageoise qui retourne au hameau, en s'arrêtant à chaque auberge... Et le chat roux fait sa sieste sur le chaume brûlant du pailler, non loin du vieux tonneau, où le chien bâille d'ennui et agite sa chaîne en s'étirant...

...Oh! oui, ce sont de très humbles choses, des souvenirs si puérils et qui doivent vous faire sourire... mais mon pauvre bonheur en est fait...

---

(7) Kou-ka-lou-re-lau,
vive le coq fleuri!
Les derniers dizeaux sur le char roulent
vers la grange!

Cela, tante Colette, c'est à cause de vous peut-être, à cause de votre si simple bonté... Vous m'aimiez très profondément, sans me le dire... En Flandre, les sentiments les plus purs sont comme des lampes en des vaisseaux d'argile... Ils ne sont sensibles qu'à la chaleur qu'ils dégagent...

Et, cependant, j'ai vu rayonner les vôtres à travers votre cœur meurtri... Je les ai vus, petite tante adorée, à la chapelle votive de La Houppe, à ce pèlerinage où nous fûmes en charrette, ma jambe allongée sur vos genoux... Oh! votre élan vers Notre-Dame la Vierge, votre prière tremblante pour ma guérison!... Dieu existait donc?...La pitié d'un cœur simple est plus vraie et plus sincère que le sarcasme d'un Voltaire...

...J'ai compris depuis pourquoi nos départs vous rendaient si triste... C'est vrai que je me retournais cent fois et que, le cœur serré, je disais mentalement adieu à chaque maison, à chaque arbuste, à chaque *ex-voto* de la route... Mais vous, tante Colette, pourquoi ne restiez-vous pas sur le seuil de la porte, pourquoi jetiez-vous votre tablier sur vos yeux, et vous sauviez-vous bien vite... avec un frisson, un frisson convulsif de vos épaules voûtées?...

Oh! tante Colette, vous pleuriez... vous pleuriez parce que vous étiez malheureuse. Votre seul bonheur de l'année — un bonheur si court! — s'en allait avec nous... Et vous le pleuriez, ô tante Colette!...

Vous, la bonté du Christ incarnée, vous avez

toujours été blessée et misérable... Et ce sont vos enfants qui...

Oh! *Metse,* j'ai lu un jour une sombre histoire, l'histoire du roi Lear... Jamais vous ne la lirez, cette histoire, vous qui savez à peine épeler les grandes lettres noires de votre vieux missel à tranche rouge... Je sais maintenant qu'elle est moins douloureuse et tragique que votre existence effacée, sous notre pâle soleil... Mon cœur se serre... Vous ne méritiez ni tant de misère, ni tant d'infortune, petite sainte de mon pays, Notre-Dame des Sept Douleurs!...

Je vous vois encore au milieu de la route d'Elst, devant la chaumière de votre fille Victorine, un petit enfant sur vos bras, un autre trébuchant dans vos jupes... J'étais marié... Ma femme et moi, nous étions venus vous embrasser, recevoir votre bénédiction... Puis, encore une fois, la vie nous reprenait... Il fallait partir... il fallait se quitter... Pour un an... Oh! tante Colette, pour toujours peut-être, comme vous le disiez, avec un sourire si horrible et un si déchirant sanglot...

Tante Colette est morte. Nous partons l'enterrer demain...

SALUTATION FILIALE

. . . . . .

...Ma mère, ma mère bien aimée, en mes plus lointains souvenirs je vous revois, avec votre sourire si lumineux et si doux, et votre grâce coutumière, et la vivacité de votre naturel...

Souffles du printemps et de l'aurore, mots frais et doux, fluides comme le miel ou suaves comme le lait, ah ! répondez à ma prière... Car, ce matin, ma pensée est virginale et candide, et c'est un cantique d'actions de grâces qu'elle inspire à mon âme émue...

C'est dans un petit intérieur brabançon, dont je chéris les objets familiers ainsi que des esprits attentifs à me plaire... Il n'a pour tout luxe qu'un ordre parfait, joint à une propreté exquise... Le meuble en est modeste et discret... Son honnête simplicité affronte fièrement les regards... Il sait bien qu'il lui manque l'harmonie et l'unité... Mais c'est qu'il ne doit rien au hasard ni à la fortune... Comme celle des univers et des sociétés, son évolution est allée du simple au complexe, en suivant pas à pas une prospérité progressive, fruit du travail et de l'économie...

Pour moi, que de choses il me rappelle, au parfum des vertus domestiques qu'il abrita !... N'est-il point vrai, bahuts de vieux chêne, aux portes ornées

de figures, naïvement sculptées dans le bois, que vous figurâtes, il y a quelque vingt ans, à une boutique en plein vent, dans les quartiers populaires proches de la place Fontainas ?... C'est de là qu'un matin gris vous nous arrivâtes, calés sur un pousse-cul, enveloppés de couvertures et sentant bon le vernis frais...

Et vous, bibelots disparates, vases et cache-pot ?... Que d'anniversaires, que de fêtes patronales vous évoquez, pour ne point parler des foires bruyantes, où certains d'entre vous furent le juste prix de l'adresse ou de la chance !...

Mon cœur s'émeut encore devant vous, ô témoins de mon enfance obscure et laborieuse !...

La pendule chuchote dans sa gaine de bois... Un génie très ancien l'a prise pour demeure... Et c'est un génie bavard et quinteux... Je l'entends qui tousse, avant de décliquer les rouages et d'ouvrir la volière d'or, où frémissent les secondes minimes et chante le carillon des heures...

Je me figure intensément ces choses et ce bien-être d'antan...

L'hiver, la lampe de porcelaine blanche épandait très tôt sur la table sa nappe d'intime clarté...

Dehors, il faisait froid, il faisait noir, et la neige tourbillonnait... La flamme des réverbères luttait désespérément contre la sarabande des flocons d'ouate, légère et silencieuse... D'autres fois, pareille à des yeux ivres, gagnés par un sommeil

incoercible, elle clignotait falotement dans le brouillard jaune, où les ombres frileuses des passants faisaient de furtives apparitions, pour s'évanouir aussitôt...

« Fumée, tout n'est que fumée ! » dit l'Ecclésiaste.

A travers la buée emperlée des carreaux, mon regard plongeait dans la rue froide et blanche, où les vitrines et les fenêtres vacillantes découpaient leurs rectangles lumineux et quadrillés...

Quand il pleuvait, la rue était noire et ruisselante... De brusques bourrasques secouaient rudement les girouettes et les gouttières... Des flaques luisantes frissonnaient lugubrement dans les rigoles... Et je m'écriais en moi-même : « Qu'il fait bon auprès de maman, dans la chambre bien close, où ronfle le poêle au pot rouge et chantonne gaîment la bouilloire ! »...

Oui, il faisait bien bon... Et je plaignais du fond de mon cœur mon pauvre père qui, sur le coup de huit heures, sauterait à bas de son lit, ceindrait son sabre et son ceinturon à dragonne de cuir, pour arpenter farouchement les rues sombres et désertes du faubourg...

Depuis bien longtemps, mes devoirs d'écolier étaient copiés au net ; mes objets classiques soigneusement rangés dans mon cartable... J'ouvrais ma petite Bible de l'Enfance ou regardais des images d'Epinal, violemment enluminées de bleu, de rouge et de jaune... De merveilleuses visions peuplaient

mon petit cerveau excité... J'étais avec Noé dans l'arche ou bien avec les trois frères de la femme de Barbe Bleue... Et la pluie crépitait contre les carreaux, comme pour aviver mon impression de bien-être... Un cent de marrons se trémoussaient, chuintaient, grésillaient sur les tôles gondolées du fourneau... Je me réjouissais en humant cette fine et pénétrante odeur des châtaignes, qui fait penser à la mousse mordorée et aux feuilles humides des bois... Et, soudain, je pensais à des pipes en sucre rouge... à des bouteilles en chocolat... à de grosses oranges de Valence, dont l'écorce est grenue comme la peau, fauve comme le cuir de Cordoue...

Vous l'avouerais-je? Je pensais à la Saint-Nicolas prochaine... Et je souriais par avance... Mille rêves délicieux, mille imaginations riantes me venaient... Je levais la tête et je regardais maman...

Elle tricotait gravement, le sourcil froncé, ou bien feuilletait des livraisons illustrées de *Monte-Christo* ou de la *Dame de Monsoreau* que moi-même, le vendredi midi, en revenant de l'école, j'avais achetées, sur sa prière, au kiosque à journaux... O fascicules à deux sous de la librairie Rouff, il m'est resté votre odeur d'encre fraîche et de papier glacé !... Ma mère vous lisait avidement, avec un remuement continu des lèvres; et je me repliais sauvagement sur moi-même pour concentrer dans mon cœur la sensation de joie et d'amour que j'éprouvais alors...

O ma mère, si je me souviens bien, il vous arrivait aussi de fredonner...

Vous aviez la passion du théâtre, et vous nous y meniez souvent... Il ne se passait guère de semaine, l'hiver, où nous ne suivions la file, devant les portes encore closes des Galeries, de la Monnaie ou des Bouffes du Nord...

Que je vous suis reconnaissant de cette passion que vous m'aviez inspirée, et que je n'ai plus; car, de la plupart des inclinations de l'enfance, on ne retient guère, dans l'âge mûr, que l'inspiration et la tendance directrices...

Dans toute mon existence, je n'ai peut-être vraiment goûté le bonheur qu'en ces soirs brumeux où, pressés dans la foule compacte, nous attendions impatiemment l'heure d'ouverture des paradis de la fantaisie, aux paillons d'or étincelants... Ah ! j'étais déjà heureux d'échapper pour un temps aux réalités grossières et décevantes !...

Cette foule me faisait plaisir à voir et à coudoyer... Elle avait les joues vermeilles et les yeux brillants de la bonne santé... La bruine semait ses fines gouttelettes dans les barbes et les cheveux... Et nous, devant les guichets clos, nous battions la semelle, les mains enfoncées dans nos poches ou dans nos manchons... Ah ! je vois, j'entends encore les groupes de petites modistes et de petites couturières, au rire frais qui pouffe dans les fourrures modestes... A peine l'atelier venait de les lâcher, comme une volière ses oiseaux... Cela soupait au cabaret du plein vent, en grignotant des tranches de saucisson ou des pommes frites, en becquetant des œufs durs,

ou bien en picorant dans des sachets roses, gonflés de dragées, de pastilles ou de pralines... Egarés au milieu de ce ramage de perruches ébouriffant leurs plumes, quelques calicots émiettaient gravement leur pain, tenant tête de leur mieux aux jacassements espiègles des grisettes... Oh ! l'odeur des vêtements imprégnés de la froide humidité du brouillard !... Oh ! les discussions sur les mérites des acteurs à la mode !... Autour de nous la rumeur de la ville haletait : piaffements de chevaux, roulements cahotés de fiacres, tout le mouvement intense de la sortie des ateliers... Et sur cette vive animation tranchait le glapissement continu des vendeurs de journaux ou de programmes...

Le théâtre !...

Quand brusquement les portes s'ouvraient, je pensais défaillir de joie... Oh ! les guichets soudain rougeoyants... la cage en verre du contrôle, avec sa trinité de messieurs en habit et en chapeau de soie... puis la montée en courant, la montée haletante des escaliers interminables, au sommet desquels le pourtour du paradis apparaissait, faiblement éclairé par de fumeux papillons de gaz, vacillant en des cages de treillis...

Le vaste vaisseau était encore sombre... Et une poussière grise l'emplissait, avec cette odeur caractéristique, indéfinissable des salles où le public s'entasse régulièrement... Je me penchais sur le clair-obscur du gouffre, avec une sensation de vertige délicieuse... Au fond, entre les lignes ondulées et

noires des strapontins, un grouillement d'êtres minuscules, des blancheurs de calvities et d'épaules nues, des scintillements de bijoux... Je m'intéressais aux allures des ouvreuses... Elles avaient un air de soubrettes du répertoire, avec leur bonnet de tulle rose et leur tablier de lustrine noire... Elles pénétraient dans les vastes baignoires ou dans les loges à draperie rouge sombre, précédant d'imposants smokings et de luxueux décolletés de brocart...

J'avais remarqué que ce cérémonial s'achevait invariablement par la présentation déférente au smoking d'un cahier de papier imprimé... Et cette présentation donnait lieu, de ma part, à un petit calcul de probabilités... « Prendra?... Prendra pas ? »... J'avoue humblement que ma psychologie enfantine se trompait en général. Il faut être très vieux pour pouvoir déterminer, d'après les apparences, les actes et les paroles des hommes!...

Je jugeais peut-être de trop haut, comme aujourd'hui encore, sans doute... Mais j'avais, au-dessus de la tête, les nuages roses, le ciel bleu, les balustrades drapées, les anges joufflus et les muses redondantes d'un plafond comique, qui s'ouvrait en son centre, ainsi que l'annonçaient les affiches...

De ce centre noir descendait un lustre immense, que je redoutais de voir choir sur le parterre, tant il me paraissait pesant pour la tige de fer, drapée de velours, qui le soutenait dans le vide... le vide avec son bourdonnement de ruche à midi...

Mon Dieu, que j'étais heureux!

Le menton sur le rebord de bois graisseux, je jouissais avidement du spectacle bariolé d'une vie, bien autrement passionnante et belle que celle dont nous sortions... Et tenez! j'entends encore grincer les portières numérotées, gémir et claquer les strapontins...

Et je prêtais une âme aux cariatides et aux télamons dorés, qui soutenaient sur leurs épaules de stuc les étages grouillants du théâtre...

Quel tremblement quand, soudain, les violons et les clarinettes préludaient devant les pupitres, éclairés d'une petite lampe à réflecteur!... Les retardataires arrivaient en essaims compacts, sous les « chut » indignés des spectateurs... Successivement, des sonneries grelottaient dans l'obscurité poudroyante, lourde de parfums complexes: patchouli, oranges, bière et charcuterie... Hâtivement, les hommes de scène rabattent les coins d'un tapis sur le proscenium... Quelques brefs coups de marteau derrière le manteau d'Arlequin... Et voilà que le chef d'orchestre escalade son pupitre, que la rampe s'allume et que, devant le trou du souffleur, je vois des mains blanches courir avec agilité sur des feuillets de papier...

Oh! le lever de la toile sur le paysage de rêve du *Baiser*, de Banville; sur le cabaret fumeux de la *Belle Marseillaise* ou sur l'atelier de repasseuses de *Madame Sans-Gêne!*... Mon cœur battait à tout rompre... Je buvais les répliques ronflantes des acteurs et mes mains moites tremblaient... J'avais

grand'peur des coups de feu probables; et, par avance, je me bouchais les oreilles, cependant que mon père, outré de ma lâcheté, me poussait sévèrement du coude...

Ma mère, ma mère bien aimée, comme vous j'adorais le théâtre, ses lumières, sa musique endiablée, ses odeurs et sa vie ardente... Il me semblait que je retombais lourdement sur les platitudes écœurantes de l'existence, quand, une fois le rideau descendu sur le châtiment du traître, la salle se vidait lentement, avec un grand brouhaha, et que les ouvreuses jetaient en courant les longues toiles grises sur ses velours et ses ors éteints...

Notre ciel s'était refermé... avec le plafond du théâtre... jusqu'à la représentation suivante .. attendue avec quelle ferveur!...

Mais il nous restait le souvenir... Et, ma mère, tout au long de la semaine, votre mémoire fidèle redisait les couplets qui nous avaient charmés...

Alors je fermais les yeux... Je revoyais la scène étincelante et grouillante... Fouché... le général Mallet... Les conspirateurs de la rue Saint-Nicaise... Et mon cœur bondissait... Et j'avais envie de vous applaudir, en chantant avec vous les refrains sautillants du *Petit Duc* ou de la *Mascotte*...

A vrai dire, j'étais trop ému pour cela... J'étais amoureux de vous, ô ma mère !... Souvenez-vous des fois que mes yeux se levaient et rencontraient les vôtres !... Votre sourire m'emplissait d'une allé-

gresse infinie... Et j'aurais voulu courir à vous .. poser ma tête blonde sur votre cœur et baiser longuement vos chères mains, en disant bien bas : « O maman ! maman ! »

Je ne l'ai pas dit une fois, cependant... oh! pas une... Tout cela se passait en rêve... en intentions, dans mon petit cœur débordant de générosités et d'enthousiasmes puérils...

Même avec vous, si bonne et si accueillante, j'étais timide et farouche... Je n'eusse osé me laisser aller à certains élans, à toutes les impulsions irraisonnées qui me gonflaient le cœur et puis me montaient à la gorge... Ah! vous ne savez pas quelles pensées m'illuminaient parfois... quelles radieuses descentes de la colombe mystique sur le pauvre autel de mon âme... Les hommes vivent côte à côte... Ils croient s'être pénétrés et se connaître... Et ils ignorent, leur vie durant, de quelle essence adorable fut en réalité faite leur vie quotidienne, à quelles sources profondes elle buvait craintivement, ainsi que la biche au bois, tandis qu'ils s'estimaient ou se méprisaient sur des apparences vulgaires... Ma mère, les Flamands ne livrent rien des secrets étranges et délicieux qui bruissent dans la ruche d'or de leur âme... Il faut une heure de grand midi, de vaste clarté torride pour que, soudain, ils s'échappent en essaims merveilleux vers la lumière...

Pour moi, je le sais, le moindre détail est resté vivant dans ma chair, comme l'empreinte d'un scel sur la cire chaude... Ainsi, je garde toujours au

creux de ma main la pression de la vôtre... ce dimanche où, sous la neige tourbillonnante, je pleurais de froid entre les minables échoppes de la foire de Dieghem...

Et, dites, les jeudis de gel clair où, les joues rouges et fermes comme des pommes fraîches, je vous accompagnais à la ville... Vous nous conduisiez à la place Fontainas, où sont les marchands en plein vent... à la halle de la rue Sainte-Catherine où, dans la pénombre de leurs étaux, des juifs, aux yeux luisants, aunent des pièces de ruban défraîchi ou de dentelle en solde...

Nous faisions le tour de la minque, où s'entrecroisent les aigres piaillements des poissardes, parmi l'odeur âpre de la marée... Les courses faites, nous allions manger un quartier de tarte au riz ou de couque de Verviers, puis nous entrions boire une pinte de *duvelsbier,* sous les poutres enfumées du *Château d'Or,* un vieux cabaret brabançon...

Souvenirs! Souvenirs! Je revois sur la table les grands paquets de coupons, achetés en solde au *Bon Marché*, avec leur emballage de papier bleu, écussonné d'un Saint-Michel terrassant le Dragon... Le panier sent bon l'osier mouillé... Mon Dieu ! qu'est-ce donc qui me prend à évoquer de si humbles choses?... Vendredis de pluie, avec le parfum des crêpes ou des beignets... Dimanches clairs, embaumés de brioches et de chocolat au lait... Et le brouillard du Jour des Morts où, par toute la ville, flotte

l'odeur de vanille et de pâte chaude qui monte des soupiraux!...

. . . . . .

Ah! ma mère, je n'ai rien oublié de ce que vous fîtes pour moi, en des heures grises ou noires... Votre présence inquiète rôdait autour de mon lit de malade, et vos doigts abimés par les lessives ne bordaient plus mes draps qu'en tremblant... Ah! vous ne chantiez plus... Et des larmes brillaient dans vos grands yeux profonds, pareils à des étoiles... Ma mère, j'entends glisser vos pas sur le parquet... Je sais que vous m'apportiez des figues, du lait chaud... et qu'un jour, vaillante femme, sur vos épaules, vous avez monté votre lit près du mien, pour veiller sur ma fièvre... Je n'ai rien oublié, et je vous aime...

. . . . . .

Je vous aime...

. . . . . .

Ma mère adorée, vos soins et votre tendresse ont formé peu à peu ma sensibilité... Ecarter de mes pas hésitants tout obstacle, tout danger qui ne fussent pas insurmontables, telle fut votre préoccupation essentielle... Je sens bien que j'y ai perdu de cette énergie et de cet esprit d'initiative, un peu aventureux, qui guident l'Anglo-Saxon dans la vie... Mais vous aviez l'expérience du monde et ne preniez

considération que de mon bonheur... Un instinct admirable vous servait : cet instinct des mères qui veut la conservation de l'espèce et n'écoute que sa propre voix... La sérénité de l'âme et du cœur, dans une condition médiocre et effacée, vous n'aviez point d'autre ambition pour votre fils... Ah ! que toutes mes idées d'homme et donc d'artiste, puisque, pour moi, c'est tout un, procèdent de ce libre et généreux instinct !... Il est dans ma faiblesse comme il est dans ma force... Je vous dois plus de résignation que mes amis les plus chers ne m'en accordent... Mais ce fonds robuste de sagesse avertie et désabusée, que cachent les herbes folles de la vie publique, mes meilleurs livres le découvrent à qui sait lire et comprendre... Ma mère, dans votre simple et loyale existence, vous avez été un des témoignages de la race : Ce que je suis en porte caution... Le mérite est la récompense des longs efforts d'une lignée souvent obscure, qui a concentré patiemment ses sucs pour le produire, comme l'aloès du désert mûrit pendant cinquante ans la fleur éclatante qui réjouira tout à coup la solitude et la désolation...

Vous, certes, vous n'avez vécu et aimé que comme je voudrais que vécussent et aimassent tous les hommes, demain... demain... Humble vie !... Rayonnement des vertus domestiques !... Claire et constante fête du Don de Soi à tous, pour tous, sans réticences ni calculs !... O ma mère, vos jours s'étalent comme une Bible d'Amour, dont il ne faut passer nulle page, mais que l'on feuillette pieusement, avec

l'envie irrésistible de sceller chaque chapitre d'un baiser!...

Laissez-moi célébrer cette force inouïe que vous m'avez donnée, rien qu'en penchant votre âme sur la mienne, comme, dans les vieilles gravures mystiques, un ange à la robe fleurie penche sur les prés sa corne d'abondance, où tiennent les présents de l'Automne... Par vous, j'ai défié le malheur, et l'injure, et l'injustice... J'ai sauvé ma pitié de la colère aveugle et du ressentiment stérile... A cette heure encore, l'autel est intact, où j'ai dressé le tabernacle de mon idéal... Vous l'avouerais-je?... Vos regards suscitent toujours en moi cette allégresse immense qu'enfant je connaissais, et qui, parfois, m'élève, d'un coup d'aile vertigineux, à des cimes où, certes, en mes heures minimes, je n'eusse osé concevoir que je parviendrais...

. . . . . .

Et des ans se sont écoulés... Et me voici près de vous, ô ma mère, sous la vigne folle de la maison... Ah! pourquoi le destin vous a-t-il blessée, en ce matin d'août radieux, tandis que tournaient les moulins sur le grand ciel, paisible et pur?... Vous marchiez au soleil, ma mère, sans souci et sans rêve; et votre conscience était sereine et bienveillante... Vous ne vouliez de mal ni aux êtres, ni aux choses... Et votre âme était un abri sûr, quand le

vent du large soufflait sur la mer, où couraient nos barques aventureuses... Cependant, votre pied s'est brisé, dans votre course légère... Vous êtes tombée, ô ma mère... Et c'était en août, aux jours où mûrit le froment...

Vous le savez que, pour vous l'épargner, j'accepterais la souffrance la plus cruelle... Car vous m'avez donné la vie ; et il me serait doux de vous en faire le sacrifice, s'il pouvait prolonger vos jours... Hélas ! je ne suis plus qu'un captif, pleurant la liberté perdue et les victoires mutilées...

O Notre Dame des deuils, l'azur est sans tache où montent nos espoirs ailés, sous la cuirasse d'or des archanges... L'air est lourd de parfums... Et les roses noires, et les roses rouges saignent dans l'ombre du puits...

Pourquoi, pourquoi souffrez-vous, ô ma mère, allongée sur vos coussins, dans le silence bourdonnant de midi, où bruissent les ormes et tinte l'angelus !...

Mon Dieu ! mon Dieu ! tout est joie et lumière... L'ombre des arbres ondule sur les herbages ; et, près de l'abreuvoir, où scintillent les vives libellules, de blanches génisses ruminent et bourdonnent les mouches d'or...

Ma mère, on voudrait prendre son cœur dans ses mains pour l'élever, en don reconnaissant, à la splendeur émouvante du monde !... On voudrait s'agenouiller, et prier, et bénir le pain des hommes...

On voudrait... on voudrait... Et je songe que vous

souffrez, sous les poutres basses de la maison des champs...

Ma mère, vous voilà frappée injustement, dans cette fête universelle où vous preniez votre part du pain et du vin...

L'hypocrite jouit du fruit de son crime et savoure les bienfaits de l'iniquité... Pour lui, pour lui seul, le raisin rougit sur la treille et la pêche sur l'espalier... Vous, parce que vous fûtes sans défiance, bonne et placide ainsi que la vigne, le Destin arrêta votre course, en rompant les tendons sur votre cheville...

Ah! laissez-moi sécher vos larmes silencieuses et couvrir votre main de baisers!... Je suis votre fils, ô ma mère, et j'entends ne jamais l'oublier... Meurtrir le sein de sa mère, c'est le fait des insensés et des simples... L'homme bien né ne consent point à de certaines abdications... Mais les autres conduisent leur mère à l'hôte qui usurpa leur foyer... Et, sans égard à ses plaintes, ils la traînent sur ses genoux saignants... Je ne vous contraindrai point, ô ma mère !... Je suis au pied de votre couche, humble et respectueux... Et j'attends que se ferment vos plaies...

Car une heure viendra... Et ce sera l'heure de la résurrection... Et, dans le firmament ébloui, où passeront en cortège les anges, avec les palmes et les lys, sonneront les trompettes d'or et les cloches de Pâques... Tu renaîtras, Roeland!... Et nous nous

lèverons d'entre les morts, et les cendres battront sur notre cœur...

. . . . . .

Ma Patrie, tout ce que j'aime !...

. . . . . .

Alors, alors, ô ma mère... Mère Flandre !... car ce m'est tout un... vous marcherez à nouveau, dans la gloire du jeune printemps... Et le sourire refleurira sur vos lèvres divines... Et je serai celui qui pleure dans ses deux mains, au frémissement nouveau de la vie qui, pareille à un fleuve clair, montera puissamment derrière les vannes humaines... Vos pieds cicatrisés fouleront encore les herbes humides pour se porter au-devant de celui qui vient, en loyale armure, dans la louange des avenues... Que ce soit votre fils soumis qui, pieusement, vous conduise au Saint-Georges auréolaire !... Car votre sang est mon sang... Car votre cœur est mon cœur... Car de tout temps je vous ai aimée, vous qui me fîtes ce que je suis...

O ma mère, puissé-je le dire toujours qu'à votre chevet je conçus un amour plus fort que la haine, et si vaste, et si débordant, que toute rancune en fut recouverte, et que le sens de la vie future m'apparut soudain sur ses rives reculées... Je ne veux plus qu'aimer, laissant aux hommes minimes le soin d'entretenir des flammes fumeuses et agonisantes... C'est à de pauvres enfants que je vais, avec la cha-

rité que vous me donnâtes... Ils ont fait un feu vengeur du passé, gorgé de ses ivresses funestes et de ses idéals provisoires... Et maintenant ils bondissent dans le matin, sans souci de leur héritage...

Toujours plus haut vers la Lumière,
Toujours plus loin vers l'Idéal!...

O ma mère, je leur apporte l'évangile de la Justice ; et vous ne le renierez point puisque vous me le dictâtes, aux battements même de votre cœur, ô vous qui fûtes blessée, en ce matin d'août radieux, tandis que tournaient les moulins, sur le grand ciel paisible et pur !...

MON MAITRE BIEN AIMÉ

Que regardait-il ? Voyait-il poindre, à la cime des arbres, le jour qu'il avait vu se lever si souvent ? Une aurore éternelle s'allumait-elle au fond de cette aube d'un jour d'été ? Ses prunelles s'étaient remplies du reflet vert des feuillages. Il se mit sur son séant, fit un grand mouvement, regardant toujours cette chose que seul il voyait; et comme le premier rayon jaillissait par-dessus la bordure des nuages roses, glissant comme une flèche sous les ramures, il retomba de tout son poids, la tête en arrière.

UN MALE.

C'est fini. Devant mes yeux brouillés de larmes dansent les lignes inégales du petit bleu que ma femme, toute bouleversée, m'apporta, ce pur et lumineux matin de printemps, à l'angle de la haie, au bord du ruisseau : « Père parti, grand et noble dans l'au-delà. » Le grand, l'incomparable maître s'est éteint ; et je n'ai pas pu l'embrasser avant son départ pour cette nuit éternelle, où il va reposer, après cinquante ans de travaux. Je ne l'avais plus revu depuis ce jour du dernier hiver où, Frans Hellens et moi, il nous avait conviés à sa table hospitalière et abondante. L'œil encore ébloui des ciels dorés de l'Italie, avec lesquels son âme rubénienne s'était confrontée pour la première fois quelque temps auparavant, il était allé en retrouver le reflet à Roquebrune, au bord de la mer d'Enée, dans les Alpes Maritimes. De là-bas, il me disait son émerveillement inassouvi d'artiste resté près de la nature. Il revivait ses anciennes ardeurs de sylvain dans cette « terre de vieille humanité » où l'émouvaient « l'olivier sacré, le soleil sec et dur de la grande mer peslagienne, aux dieux engloutis ». Brusquement il revint. Des indiscrétions m'apprirent qu'il avait ressenti, sous le soleil étranger, les

atteintes impitoyables du mal qui devait l'emporter. De ceux qui l'aimaient chèrement beaucoup ne surent rien. Il avait l'orgueil de sa vigueur physique et de sa santé intellectuelle. Une sorte de pudeur le gardait, lui, dont le déclin splendide renouvelait le miracle d'une jeunesse infatigable et féconde, d'avouer la souffrance misérable qui ronge et qui déprime. Je n'étais pas inquiet. Est-ce que je savais? Et puis, moi aussi je me disais que Lemonnier ne mourrait pas comme les autres, que s'il devait tomber, ce serait d'un bloc, à la façon des chênes heurtés par la cognée.

Hélas!

Je crois bien posséder une des dernières lettres qu'il ait écrites. Il me l'adressa une heure avant d'entrer à la clinique du docteur Depage. Nul présage funèbre ne la nuance de mélancolie. Pourtant, par une précaution qui fait assez voir qu'il appréhendait, à son âge, les suites d'une opération délicate et dangereuse, il ne termina point son billet sans me dire adieu. Une stupeur m'avait cloué au sol en apprenant que son état exigeait une intervention chirurgicale. L'adieu final me navra. Pensez donc! Depuis tantôt six mois je n'avais plus revu son beau sourire si bienveillant, ni la flamme vive et accueillante de ses yeux gris dans la broussaille ardente des sourcils.

Les reverrais-je encore? Sa voix claironnante sonnerait elle encore à mes oreilles? Son visage

grave et coloré, au menton volontaire, aux fortes moustaches en brosse, respirait la loyauté, la franchise même. La puissance et la générosité des forts le transfiguraient. Connaîtrais-je à nouveau la joie d'y lire la noblesse qu'impriment aux fronts illustres l'habitude des hautes pensées, les hardiesses du sublime, les éclairs du génie, servi par des années d'expérience et de labeur? Le dénouement fut foudroyant. Six jours après son entrée à la clinique, Camille Lemonnier n'était plus!

Je l'ai revu dans la majesté de la mort. Autour de lui, sur le drap blanc du lit de parade, des mains pieuses avaient semé des roses et des iris. Ces fleurs se mouraient à ses pieds. La moisson magnifique et parfumée des printemps de la terre qui, autrefois, l'emplissaient d'extase et de recueillement, semblait avoir été couchée à ses côtés comme un hommage de la nature à celui qui fut son fils et ne goûta de véritable contentement qu'en elle. Le torse bombait fièrement sous le plastron. Le masque restait austère et impérieux. Une volonté semblait encore l'animer, y dresser un suprême sursaut de l'énergie et de la vie contre Celle qui ne pardonne point. Et quelle dignité! Les paupières lourdes voilaient pour toujours les yeux au regard limpide et scrutateur. Mais l'essaim des phrases harmonieuses et pleines, les rythmes innombrables de cette langue française, que le Maître enrichit de tant de monuments, paraissaient presser encore son front, prêts

à s'envoler vers les cimes immortelles, dans la divine lumière de la création !

Et maintenant je suis comme un enfant, comme un grand garçon qui a perdu son père. Et je pleure, la tête entre les mains. Les souvenirs, tous les souvenirs me reviennent en foule et me poursuivent d'un cortège pressant et doux. Que l'on me pardonne ! Des esprits sagaces, des biographes avertis ont dit en termes excellents la valeur, la filiation, la portée de l'œuvre diversement admirable de mon cher aîné, de celui qui eut pour tous les écrivains vraiment doués de ce pays des trésors d'indulgence et de sollicitude. Je ne saurais ajouter qu'un informe joyau au monceau de pierres précieuses entassées par la critique pour la gloire et l'apologie de Camille Lemonnier. Mais je dirai ce que je sens. Je le dirai de toute mon âme. A l'ombre qui erre en ce moment aux rives redoutables, je veux rendre l'humble hommage de ce que j'éprouve dans l'affliction et dans le respect.

J'ai aimé le noble disparu avec la gratitude et la vénération que doit un jeune écrivain à l'homme qui fut pour lui l'initiateur à la vie spirituelle. Toute ma race a chanté aux cordes frémissantes de la lyre qui laisse dans notre mémoire : *Le Mort*, *Un Mâle*, *Le Petit Homme de Dieu*, et ces adorables *lieds* flamands, *Les Bergers de Flandre* et *Le Petit Coq de ma tante Thérèse*, où fleurissent les églantines sauvages et naïves d'un génie sensible et ravi. En allant à Camille Lemonnier, j'allais à l'âme ingé-

nue et passionnée de la terre qui est mienne. Je m'enorgueillis d'avoir pu tremper les lèvres à cette source ardente et inépuisable. Mon cœur battit au rythme puissant des pulsations qui firent gronder l'enthousiasme et déferler le lyrisme au cerveau visionnaire de Camille Lemonnier. J'ai appris de mon maître à chérir l'effort utile et obstiné des petites gens de Flandre : cordiers, tisserands, rouisseurs de lin, bûcherons. Il n'est pas d'écrivain, à cause surtout de cela, avec qui je me sente davantage en communion de fraternel instinct. Et j'avais sous les yeux l'exemple de cette vie unique, vouée au travail de chaque jour et à l'amour profond de l'humanité.

Le premier cri d'horreur et de révolte que poussa Camille Lemonnier, ce furent les charniers de Sedan qui le lui arrachèrent. « Homme libre, je n'ai qu'une haine, a-t-il déclaré : celle de la guerre. »

Mais nous qui l'avons connu, nous attestons sa mémoire qu'il en eut d'autres, qu'il détesta l'injustice, l'insociabilité des classes supérieures, dont les turpitudes fournirent la matière de son roman *La Fin des Bourgeois*.

Non certes, Lemonnier ne fut ni un mondain ni un officiel. Il fuyait les conversations vaines et les cérémonies où des personnages compassés et chauves, engoncés en des habits de coupe ridicule, chevrotent des discours ampoulés et mal construits. Il eut cette suprême coquetterie de conserver vierge la boutonnière où d'autres, aussi renommés, mais

moins indépendants, eurent la faiblesse de laisser épingler une brochette de rubans multicolores. Ce mâle dédaignait les rosettes qui font loucher les cuistres et les fonctionnaires tardigrades. Il n'avait pas besoin de la gloire de salon ou d'estaminet que confèrent ces hochets de satinette et de fer-blanc. La sienne vivait absolue et impolluée dans tous les cerveaux pensants. Elle lui suffisait.

Il n'était jamais plus beau que pareil à son Cachaprès, à son farouche réfractaire, au milieu des arbres pommelés de rose et de blanc, sous la neige d'étamines soyeuses des vergers brabançons.

La nature ne cessa point d'être mêlée à son œuvre. Les floraisons de son génie sont le mois de mai de notre littérature. Il aimait en Claus « le peintre miraculeux de la vie rurale, ne faisant que traduire les enchantements lumineux que lui prodiguait inlassablement le monde ».

Et ce n'est point sans émotion qu'il faut relire ces lignes où Lemonnier nous confie sa philosophie panthéiste, plus vraie que toutes les éthiques des cagots et des puritains :

« Je m'écoute vivre ma vie sans penser, baigné dans le lait de nature. Mon cœur bat près de la terre ; toute ma vie est dans mes mains. Je suis une parcelle de la grande vie qui palpite dans le vent, l'eau, l'espace. »

Oh ! ceux qui l'ont connu, sa main courte et vigoureuse posée sur l'écorce rugueuse d'un chêne

centenaire, son visage éclairé d'une joie enfantine, souriant à la clarté verte qui pleuvait des branches arquées, à l'air qui circulait, profond et léger entre les corolles innombrables, à toute cette joie de la création, où il s'était développé lui-même comme une chose puissante, compliquée et suave de la terre, ceux-là auront comme un grand déchirement devant la rigueur du sort qui ne lui a pas permis d'emplir une dernière fois sa prunelle de la splendeur des saisons heureuses. Notre père n'est plus. Celui qui a donné à nos sens la vie, à nos esprits la santé, à nos cœurs la bonté, est retourné au néant d'où il était sorti pour confier aux hommes émus et charmés la leçon de son art admirable, enté sur la matière terrestre, vrai comme le roc, la source, le nid. Laissez-nous pleurer doucement! Le silence est tombé sur la petite maison où le vieux travailleur œuvrait gaîment, parmi ses tableaux et ses livres. De cette table où ne se courbera plus son corps trapu sont partis nos premiers chefs-d'œuvre, ses romans, ses contes, sa merveilleuse *Belgique*, où nous avons appris à lire, où, tandis que nous commencions de balbutier notre langue, celui que Maeterlinck appelle « le berger des mots », nous a menés avec lui au pays du verbe sonore et prestigieux. Mon Dieu, c'est donc vrai: Notre cher grand n'est plus! Oh! père, pourquoi nous avoir quittés pour vous enfoncer dans la nuit sans issue! Qui désormais nous posera la main sur l'épaule pour nous ramener dans les chemins de na-

ture et de vérité, de concorde et d'amour universels, loin des asphaltes déshonorants de l'arrivisme et de la contrefaçon? (1)

Qu'est-ce donc que l'indigence et que l'imperfection du souvenir, même illuminé par les rayons que tu prolonges jusqu'à nous, pour dire aux ouvriers que tu aimas comme je les aime, pour évoquer à ceux qui te chérissent dans tes livres l'être de pure bonté et de rare compréhension que tu fus, et leur faire mesurer, aux traits de ton âme, les proportions de la perte que les lettres françaises viennent de subir. Allons, l'éternité est là. Il faut se soumettre... Mais c'est trop de douleur pour celui qui sanglote à tes pieds. Adieu, mon maître bien aimé... Père, adieu!

La Hulpe, nuit du 14 juin 1913.

(1) Aujourd'hui, nous pourrions ajouter: Loin des places publiques où, pour attirer enfin cette attention des foules, que leur seul talent ne leur vaudrait pas, toutes les lâchetés, toutes les ignorances de la littérature se font un piédestal de la gloire et de la souffrance des travailleurs du monde.

TABLE DES MATIÈRES

Le Coin des Tisserands

	Pages
Premiers voyages	11
Le coin des tisserands	39
L'ami de mon père	51
Soirs de kermesses	63
Le bois des myrtilles	73
Eglogue	83
Par les chemins	95
Une sainte selon mon évangile	111
Salutation filiale	125
Mon maître bien aimé	145

Les *Cahiers Indépendants*

Editions littéraires belges

Les Cahiers Indépendants publient tous les mois une œuvre complète et inédite (poèmes, contes, roman, drame, études littéraires ou philosophiques). Ils ont publié en avril 1919 « Le Roi Cophétua », drame d'Iwan Gilkin ; en mai, « Nocturnal précédé de quinze histoires » de Franz Hellens ; en juin, « L'Idole Portative », poèmes de Mélot du Dy ; en juillet, « Le Cadran Solaire », roman de Paul Colin ; en août, « Les Eaux Mortes », drame de Marguerite Duterme ; en septembre, « Yvette Bohr et autres récits », par Arthur Cantillon ; en octobre, « Le Ciel et la Terre », poèmes de Paul Fierens.

***

Les **Cahiers Indépendants** s'appliquent à faire connaître à l'étranger les écrivains belges, et contribuent ainsi au rayonnement intellectuel de notre pays. — Ils comptent dès maintenant des abonnés en France, en Angleterre, en Italie, en Espagne, en Suisse, en Hollande, en Norvège, aux Etats-Unis et dans l'Amérique latine.

***

Les **Cahiers Indépendants** s'appliquent avant tout à faire connaître les écrivains de Belgique aux lecteurs belges... C'est une tâche. C'est une ambition. C'est une tâche que facilite sans doute une fierté nationale aujourd'hui assurée. C'est une ambition, néanmoins... Et c'est même une ambition légitime.

***

La « littérature belge », les « écrivains belges »... Ces mots, nous les avons prononcés maintes fois ; mais, avouons-le, nous n'avons témoigné jusqu'ici, à notre littérature et à nos écrivains, qu'un amour excessivement platonique.

C'est ainsi que beaucoup d'auteurs belges ont dû s'expatrier ou, tout au moins, se faire éditer au dehors.

Cet état de choses ne peut plus durer. Il y va de notre dignité. Il faut qu'un contact plus intime s'établisse entre le public de chez nous et les écrivains de chez nous ; qu'il y ait dans notre pays, ainsi que partout ailleurs, de véritables entreprises d'éditions littéraires, permettant au poète, au conteur, au romancier de travailler dans une atmosphère propice aux belles œuvres.

* * *

Les **Cahiers Indépendants** s'efforcent d'établir ce contact, de créer cette atmosphère.

* * *

A l'heure où la Belgique travaille à sa renaissance et s'exalte d'apporter à cette grande tâche une ardeur pacifique, les **Cahiers Indépendants** ambitionnent de contribuer largement, ainsi, à la reprise de l'activité littéraire nationale.

Dans tous les domaines de la vie matérielle et de la vie morale, un souffle de vie nouvelle abonde, qui invite à l'essor.

Il convient que notre littérature aille, elle aussi, de l'avant.

* * *

Le lecteur collabore.

D'une harmonie joyeuse et profonde entre le don créateur de l'artiste et la sensibilité compréhensive du public, naît la grandeur artistique de certains temps.

* * *

Les **Cahiers Indépendants** s'efforceront de réaliser, pour le mieux, cette harmonie.

* * *

Nous nous inspirons de la formule qu'avait inventée à Paris, pour ses « Cahiers de la Quinzaine », le grand et regretté Charles Péguy, tué en septembre 1914.

Les **Cahiers Indépendants** ne sont donc pas une revue ; au contraire, ils réagissent contre la formule qui consiste à réunir périodiquement, sous le lien factice d'une même couverture, des élémeuts hétérogènes ; cependant ils ne sont pas non plus une simple entreprise d'édition : ils ne se départiront pas, dans le choix des ouvrages qu'ils publieront, d'une certaine idée, d'un certain idéal.

Nous voulons dire que l'acheteur, s'il veut se tenir au courant des tendances neuves, peut faire confiance à l'éditeur de publications telles.

Nous désirons cela, qui en Belgique est nouveau. L'indication, chez nous, jusqu'à present, manquait.

* * *

Les **Cahiers Indépendants** se vendent par abonnement.

L'abonnement ordinaire est de :

25 francs par an

Ceux des volumes qui seront mis en librairie y seront vendus au prix de 4 francs en moyenne : l'avantage de l'abonnement est donc considérable. Pour l'étranger, l'abonnement annuel est de 30 francs.

* * *

On souscrit chez Dechenne, 14, galerie du Roi, aux vingt-cinq exemplaires de luxe, sur Hollande, numérotés. Ces exemplaires ne tarderont pas à être très recherchés des bibliouhiles.

* * *

Nous prions instamment nos abonnés actuels de faire, dans leur entourage, en faveur des **Cahiers Indépendants,** une active propagande.

Nous prions instamment nos abonnés actuels de collaborer à une tentative nécessaire, en amenant aux **Cahiers Indépendants** de nouveaux et de nombreux souscripteurs. Ainsi cette tentative littéraire n'échouera pas — ce qui sera, en Belgique, un fait digne de mémoire.

***

Que les demandes d'abonnement soient adressées aux directeurs des **Cahiers Indépendants** (Mélot du Dy et Paul Colin), 8, rue de la Tribune, Bruxelles.

Des presses de
L'EXPANSION BELGE
4, rue de Berlaimont
BRUXELLES

LES *CAHIERS INDÉPENDANTS*

sont une collection littéraire destinée à faire connaître les écrivains belges, tant à l'étranger que dans leur propre pays. Ils publient annuellement douze œuvres complètes (poèmes, romans, drames, études littéraires et philosophiques). Les *Cahiers Indépendants* se vendent, par abonnement, au prix de

25 francs l'an. Etranger : **30** francs

VOLUMES PARUS :

En avril 1919 : **Le Roi Cophétua,** drame d'Iwan Gilkin;
» *mai* : **Nocturnal,** contes de Franz Hellens;
» *juin* : **L'Idole Portative,** poèmes de Méiot du Dy;
» *juillet* : **Le Cadran Solaire,** roman de Paul Colin;
» *août* : **Les Eaux Mortes,** drame de Marguerite Duterme;
» *septembre* : **Yvette Eohr et autres récits,** par Arthur Cantillon;
Les Jours Mauvais, poèmes de Frédéric Denis; ***(Hors-série).***
» *octobre* : **Le Ciel et la Terre,** poèmes de Paul Fierens;
» *novembre* : **Le Coin des Tisserands,** par Pierre Broodcoorens.

On trouvera à la fin du présent volume une notice détaillée sur les *Cahiers Indépendants.*

Adresser les demandes d'abonnement aux directeurs des *Cahiers Indépendants,* 8, rue de la Tribune, Bruxelles.

PRIX DE CE CAHIER : **4** FRANCS